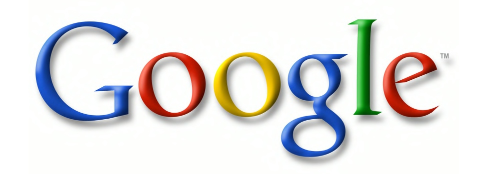








Mistral
et son Œuvre

PAR

Léopold CONSTANS

Professeur à l'Université d'Aix - Marseille

Majoral du Félibrige

DEUXIÈME EDITION



AVIGNON
VEUVE ROUMANILLE
17, Rue Saint-Agricol

—

1906

MISTRAL ET SON OEUVRE (1)

par Léopold CONSTANS

En attribuant le prix Nobel au plus illustre représentant de la Renaissance provençale, au génial poète de Maillane, l'Académie suédoise a récemment consacré la célébrité mondiale de Mistral. D'autre part, en 1904, on célébrait en grande pompe le cinquantenaire de la fondation du *Félibrige* au château de Fontségugne. Il semble donc opportun de jeter un regard en arrière et d'étudier parallèlement l'ensemble de la production littéraire de Mistral et le développement depuis un demi-siècle, de son œuvre de prédilection, c'est-à-dire du *Félibrige*.

Frédéric Mistral est né dans la commune de Maillane (Bouches-du-Rhône) le 8 septembre 1830, le beau jour de Notre-Dame de Septembre, comme il dit dans la courte

(1) Les parties essentielles de ce mémoire ont été lues dans une Conférence faite par l'auteur à l'Exposition universelle de Liège, le 17 juillet 1905.



autobiographie qu'il a placée en tête de la première édition de ses *Iles d'Or*. Son père était un propriétaire aisé qui dirigeait lui même l'exploitation de ses terres, « un grand et beau vieillard, digne dans ses propos, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul » ; sa mère était une simple « fille de la terre » qui entendait à peine le français. L'un et l'autre étaient fortement atachés à la vie simple, active des anciens ; ils donnaient à leurs gens l'exemple du travail et les considéraient comme faisant partie de la famille.

L'enfance de Frédéric Mistral s'écoula dans la paix et dans la pleine liberté des champs. Le jour, il accompagnait les ouvriers de la ferme, dont il suivait avec intérêt les travaux, ou bien il s'en allait seul à travers la campagne, laissant ses regards errer sur l'horizon lumineux de son pays et sur cette ligne des Alpilles qui rappelle les collines de la Grèce, emplissant à la fois ses yeux et son âme des nobles et douces impressions de cette belle nature provençale, qui fait les gars robustes et les filles belles et gracieuses ; ou bien encore, étendu dans l'herbe, observant les mœurs des insectes ou celles des oiseaux. Le soir, il écoutait avec ravissement sa mère qui, tout en filant son rouet, lui disait quelques vieilles légendes du pays, quelques contes facétieux, ou lui chantait une de ces chansons de chemineau mendiant qui sont comme un écho lointain de l'âme populaire. Ainsi se développait librement chez l'enfant prédestiné l'imagination spontanée et l'amour de la nature. Il fallait cependant songer à lui apprendre quelque chose. L'école primaire du village, dont on essaya, ne réussit pas à retenir ce jeune sauvage épris de liberté, et son père, fatigué de lui voir faire l'école buissonnière et ne voulant pas laisser en friche sa vive intelligence, l'envoya comme interne dans un pensionnat libre d'Avignon.

Ce fut, comme on le pense, un grand changement dans la vie de Frédéric. Subitement transporté, à dix ans, entre les quatre murs d'une espèce de prison, d'où il ne pouvait apercevoir qu'un coin du vaste ciel qu'il avait l'habitude de contempler dans son immensité, soumis, sans transition, à des occupations strictement régulières, « effarouché surtout de se voir incompris ou raillé s'il parlait la langue qui était l'expression ordinaire de ce qu'il pensait et sentait » (1), il y eut pour lui une période pénible d'acclimatation. Mais bientôt il se mit à l'œuvre et ne tarda pas à se laisser prendre au charme de l'antiquité classique. Homère et Virgile l'enchantèrent par leur poésie voisine de la nature, surtout lorsqu'il crut y retrouver, comme il dit naïvement, « les idées, les mœurs et les coutumes du pays maillanais. »

En 1845, l'heureuse étoile de Mistral amenait, comme professeur au pensionnat où le jeune écolier s'essayait à traduire en vers français Théocrite et Virgile, Joseph Roumanille, fils d'un jardinier de Saint-Remy (non loin de Maillane), qui depuis quelque temps déjà avait conçu l'ambition de relever son parler maternel, presque exclusivement employé à des récits burlesques ou à de fades bergeries. Roumanille venait de terminer son recueil des « Pâquerettes » (*li Margarideto*), où il s'était essayé à exprimer avec naturel et simplicité des émotions vraies et des impressions poétiques. Reconnaissant en Mistral des qualités sérieuses, mais frappé de la gêne qui se laissait voir dans ces essais d'un tout jeune homme dont les élans naturels étaient comprimés par l'imitation de Chénier et de Lamartine, il l'engagea à écrire en provençal, et pour l'y décider, lui montra quelque uns de ses propres essais. « A peine m'eût-il montré » écrivait Mistral trente ans plus tard, « à peine m'eût-il montré, dans leur nouveauté prin-

(1) G. Paris, *Revue de Paris*, t v, p. 483.

tanière, ces gentilles fleurs de pré, qu'un beau tressaillement s'empara de mon être, et je m'écriai : Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière ! » J'avais bien, jusque-là, lu quelque peu de provençal, mais ce qui me rebutait, c'est que notre langue était toujours employée en manière de dérision... Roumanille, le premier sur la rive du Rhône, chantait dignement, dans une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur. Nous nous embrassâmes, et nous liâmes amitié sous une étoile si heureuse que, depuis trente ans, nous marchons de compagnie pour la même œuvre, sans que notre affection ou notre zèle se soient ralentis jamais. Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux, et nous proposâmes de restaurer la langue selon les traditions et caractères nationaux : ce qui s'est accompli depuis, avec l'aide et le vouloir de nos frères les félibres. »

Ce ne fut cependant qu'après l'achèvement de ses études classiques que leva pleinement la bonne semence jetée par Roumanille dans l'âme de son élève. Revenu à Maillane, il ébaucha un poème en quatre chants, *li Meissounié,* espèce de Géorgiques provençales qu'il hésita à publier. Son père, qui sentait que Frédéric n'avait peut-être pas l'étoffe d'un agriculteur pratique, voulut, en homme prudent, l'acheminer vers une carrière qui lui permit d'utiliser l'instruction acquise et l'envoya étudier le droit à Aix. Là, une active correspondance avec Roumanille qui avait bien vite deviné « dans cet enfant un enfant sublime », comme il l'écrivait plus tard à V. Duret (1), le confirma dans sa résolution de renoncer définitivement à la versification française, et il envoya à son maître de gracieuses poésies, que celui-ci inséra dans le recueil des *Provençales,*

(1) Lettre du 16 mai 1859, publiée, avec un certain nombre d'autres, par M. E. Ritter, dans le *Centenaire de Diez*, Genève, 1894.

où il réunissait pour la première fois les vers des poètes provençaux qui reconnaissaient sa direction.

De retour au *mas* paternel près de Maillane, en 1851, et ayant obtenu de son père la liberté de se choisir une carrière, il préféra n'en prendre aucune, la modeste aisance qui lui était assurée lui permettant de se livrer, sans préoccupation de la vie matérielle, à ses goûts désormais immuables, le culte de la poésie et, comme il le dit lui-même, « la contemplation de ce que j'aimais tant, la splendeur de ma Provence. » Quatre ans plus tard, à la mort de son père, à la suite d'un partage de famille, il se retirait à Maillane, en compagnie de sa mère adorée, et il n'a plus quitté cet humble village, « où je souhaite », dit-il, « quand le bon Dieu voudra, de mourir et d'avoir ma tombe, en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, asséréné mes vers et reposé mon âme. »

En 1858, Mistral arrivait à Paris avec le manuscrit de *Mireille,* et, présenté à Lamartine, lui en lisait quelques passages qui l'intéressèrent vivement. L'année suivante, il lui envoyait une copie définitive, et l'on sait avec quel enthousiasme, dans un *Entretien littéraire* justement célèbre, Lamartine présenta au monde surpris le jeune et glorieux poète qu'il appelait un « Homère champêtre. »

L'année suivante, Mistral, revenu à Paris en triomphateur, eut à lutter contre les attraits dangereux de la Capitale, où l'on cherchait à le retenir et à le fixer. Mais il eut le bon sens de résister aux séductions de la flatterie qui eussent pu tromper un esprit moins délié et moins pondéré, et il revint définitivement se fixer à Maillane. Son mariage, en 1877, avec une belle et intelligente jeune fille de Dijon, Mlle Marie Rivière, qui comprenait merveilleusement l'âme du poète et partageait ses goûts, ne contribua pas peu à le confirmer dans la résolution prise, résolution qu'il a strictement maintenue.

C'est aujourd'hui un beau et robuste vieillard de 76 ans,

en qui il est facile de reconnaître le fier jeune homme à l'allure un peu théâtrale du portrait dessiné par Hébert en 1864. L'œil s'est adouci et un peu voilé, la chevelure toujours abondante a blanchi, ainsi que la moustache et la royale ; mais la voix est toujours expressive et musicale, le geste harmonieux, la simplicité et la cordialité toujours les mêmes, avec une nuance de majesté douce et sereine qui décèle la bonté naturelle et la noblesse de l'âme. Nous n'avons rien à changer à ce que disait en 1894 notre regretté maître Gaston Paris : « Tous ceux qui, dans ces dernières années, ont visité ou rencontré Mistral en ont gardé la même impression, celle de la grandeur dans la simplicité, de la force calme jointe à la bonhomie. » Il reste le type de l'homme profondément attaché au sol, en qui s'incarnent les qualités de son pays et de sa race. Lamartine disait en 1858, après avoir lu *Mireille,* que « la Provence avait passé tout entière dans l'âme de son poète. » S'il vivait encore, il ne pourrait que répéter avec plus de force encore son affirmation, dont toute la vie et toute l'œuvre de Mistral ont confirmé la vérité prophétique.

Nous avons dit en quelques mots ce qu'a été la vie de Mistral : voyons maintenant ce qu'a été son œuvre.

Il est inutile de rappeler le sujet de *Mireille*. Tout le monde connaît cette idylle merveilleuse qui rappelle à la fois, comme on l'a dit, *Daphnis et Chloë* avec une pointe de libertinage en moins, *Hermann et Dorothée* avec, peut-être, un peu moins de relief, *Paul et Virginie* avec un sentiment plus vrai de la nature. Je me contenterai, pour le moment, de deux citations, qui me smblent bien caractériser ce qui est, en somme, l'essentiel du poème, c'est-à-dire l'amour ardent de Vincent pour Mireille et l'impression que cet amour fait sur celle-ci.

Vincent voit venir vers lui son terrible rival Ourrias, le dompteur de taureaux, qui le menace de son trident. Il

fait bonne contenance, mais la peur de la mort l'étreint et il songe aussitôt à celle qu'il aime (1) :

« Traître, oserais-tu ? » dit-il à peine. — Et résolu comme un martyr, — il s'arrête... Au loin, caché dans les arbres, — était le *mas* de son amante. — Il se tourna vers lui avec une grande tendresse, — comme pour dire à la pastourelle : — « Regarde-moi, Mireille, pour toi je vais mourir. »

« Traite ! ausariès ? » faguè que dire,
E voulountous coume un martire,
S'aplanto... Alin, alin, dins lis aubre escoundu,
I avièlou mas de sa mestresso.
Se ie virè'me grand tendresso
Coume pèr dire à la pastresso :
« Mirèio, espincho me, que vau mouri per tu ! »

(*Mireille*, ch. V).

Voyons maintenant la scène de la déclaration :

Cachés dans l'ombre pie, — leurs mains, petit à petit, se mêlaient ensemble.

Escoundu dins l'oumbro caieto,
Si man d'à pau à pau se mesclavon ensèn.

Ensuite, ils se taisaient de longs intervalles, — et leur pieds heurtaient les cailloux ; — et tantôt, ne sachant se dire autre chose, — l'amant novice — contait en riant les mésaventures — qui lui arrivaient d'ordinaire : — et les nuits qu'il dormait sous le firmament.

Piei se teisavon de long rode,
E si pèd turtavon li code ;
Et tantost, noun sachènt que se dire autramen,
Lou calignaire nouvelàri
Countavo en risènt lis auvàri
Que i'arribavon d'ourdinàri,
E li niue que dourmiè souto lou fiermamen.

(1) Nous suivons naturellement, la traduction de Mistral.

Et les dentées des chiens de ferme — dont sa cuisse portait encore les cicatrices ; — tantôt Mireille, de la veille et du jour, — lui racontait ses petits travaux, — et les propos de sa mère avec son père, et la chèvre — qui avait dépouillé de sa verdure (ravagé) toute une treille en fleur.

E di chin de mas li dentado
Contro sa cueisso enca cretado.
E Mirèio, tantost, de la vuèio e dòu jour
Ié racountavo sis oubreto,
E li prepaus de sa maireto
Emé soun paire, e la cabreto
Qu'avié desverdega touto uno triho en flour.

Une fois Vincent ne fut plus maître [de lui] ; — sur l'herbe rude de la lande — couché, tel qu'un chat sauvage, il vint en rampant — jusqu'aux pieds de la jouvencelle... — *Mais parlons bas, mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles !...* — Mireille ! accorde-moi de te faire un baiser !

Un cop, Vincèn fuguè plus mèstre :
Sus l'erbo rufo dòu campèstre,
Coucha, comme un cat-fer, venguè de rebaloun
Toucant li pèd de la jouineto. —
Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto !...
— « Mirèio ! acordo-me que te fague un poutoun !

Mireille ! » dit-il, « je ne mange ni ne bois, — tellement tu me donnes d'amour ! — Mireille ! je voudrais enfermer dans mon sang — ton haleine, que le vent me dérobe ! — A tout le moins, de l'aurore à l'aurore, seulement sur l'ourlet de ta robe — laisse que je me roule en la couvrant de baisers ! »

Mirèio ! » dis, « mange ni beve,
De l'amour que de tu receve !
Mirèio ! voudriéu estrema dins moun sang
Toun alen, que lou vènt me raubo !
A tout lou mens, de l'aubo à l'aubo,

Ren que sus l'orle de ta raubo
Laisso-me que me viéute en la poutounejant ! »

— « Vincent ! c'est là un péché noir — et les fauvettes et les pendulines — vont ensuite ébruiter le secret des amants. » — « N'aie pas peur qu'on en parle, — car moi demain, vois-tu, je dé· peuple de fauvettes la Crau entière jusqu'en Arles ! Mireille je vois en toi le paradis pur ! »

— « Vincèn ! acò's un pecat negre !
E li bouscarlo emé li piegre
Van pièi di calignaire esbrudi lou secret. »
— « Agues pas pou que se n'en parle,
Que iéu deman, ve, desbouscarle
Touto la Crau enjusqu'en Arle !
Mirèio ! vese en tu lou paradis escrèt ! »

. . . .

Et après avoir raconté les amours, dans les eaux du Rhône, de l'herbette aux boucles (*l'erbeto di frisoun*), Vincent termine par ces mots :

« Un baiser, puis ma mort, Mireille !... et nous sommes seuls ! »

« Un poutoun, pièi ma mort, Mirèio !... e sian soulet ! »

Elle était pâle », continue le poète, « lui, avec délices, — l'admirait... Dans son trouble, — tel qu'un chat sauvage, il se dresse alors, et promptement — de sa hanche arrondie — la fillette effarouchée — veut écarter la main hardie — qui déjà lui ceint la taille ; il la saisit de nouveau...

Elo ero palo ; éu pèr delice
La miravo... Dins son broulice,
Coumo un cat-fer s'enarco, alor, e vitamen
De soun anqueto enredounido
La chatouneto espavourdido
Vòu escarta la man ardido
Que deja l'encenturo ; éu tournamai la pren...

Mais parlons bas, ô mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles !... — « Laisse-moi ! » gémit-elle, et elle lutte en se tordant. — Mais d'une chaude caresse déjà le jeune homme l'étreint, — joue contre joue ; la fillette — le pince, se courbe, et s'échappe en riant.

Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto ! ..
« Fenisse ! » elo gemis, e lucho en se toursènt.
Mai d'une caudo caranchouno
Deja lou drole l'empresouno
Gauto sus gauto... La chatouno
Lou pessugo, se courbo, e s'escapo en risènt.

Et puis après, vive — et moqueuse, elle lui chantait de loin. « Languette ! languette ! » — Ainsi eux deux semaient au crépuscule — leur blé, leur joli blé de lune, manne fleurie, heur fortuné — qu'aux manants comme aux rois Dieu envoie en abondance.

Em'aco pièi la belugueto
De liuen, en se trufant : « Lingueto !
Lingueto ! » ié cantavo... Es ansin, eli dous,
Que semenavon à la bruno
Soun blad, soun poulit blad de luno,
Manno flourido, ur de fourtuno,
Qu'i pacan comme i rèi Diéu li mando aboundous.

(*Mireille*, ch. V).

Lamartine a toujours persisté dans cette erreur de prendre Mistral pour un paysan de génie. Ce qui l'avait surtout frappé dans son œuvre première, c'était la spontanéité, le naturel, et cela l'empêcha toujours de voir combien chez lui l'art venait en aide à la nature. La strophe suivante de l'ode que lui adressa le poète lors de la publication de *Mireille*, strophe qu'il plaça en tête du poème, n'était pas pour détruire son erreur :

Je te consacre Mireille : c'est mon cœur et mon âme, — c'est la fleur de mes vingt ans ; — c'est un raisin de Crau, qu'avec toute sa feuille — te présente un paysan.

Te counsacre *Mirèio* : es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an ;
Es un rasin de Crau, qu'emé toute sa ramo
Te porge un païsan.

(*Iles d'Or*, A LAMARTINE).

Et cette croyance à une espèce de génération spontanée explique que Lamartine ait conseillé à Mistral de s'en tenir à *Mireille,* car, disait-il, on ne fait pas deux chefs-d'œuvre comme celui-là dans une vie. La publication de *Calendal,* en 1866, trois ans environ avant sa mort, dut, sans doute, le détromper, mais nous n'avons pas la preuve formelle de ce changement d'opinion : il est toujours dur pour un vieillard de se déjuger.

La vérité, c'est que Mistral est assez resté un homme de la nature pour produire l'illusion de la naïveté épique, mais en même temps il est trop érudit pour être tout à fait naïf ; et d'ailleurs Lamartine, quoique élevé à la campagne et y ayant passé la moitié de sa vie, n'était pas assez campagnard pour ne pas être ici dupe des apparences.

Calendal, la première œuvre de l'âge mûr de Mistral, ne saurait plus être séparé aujourd'hui de *Mireille,* qu'il complète à tous les points de vue et qu'il dépasse, à mon sens. Je suis absolument sur ce point de l'avis du Maître, qui a expliqué le succès moindre de son second poème par l'éducation encore incomplète du public, même du public provençal, au regard des choses de Provence. Je crois avec lui que plus l'usage de la langue renouvelée se répandra, plus on pénétrera dans l'intelligence de ce poème savant, trop savant peut-être, mais qui atteste un génie plus vigoureux, plus étendu, plus varié surtout que *Mireille.* L'amour idéalisé et en partie symbolique de Calendal pour Esterelle, à la fois princesse des Baux dans la réalité et fée dans la légende, ne fut pas aussi bien compris du public que les amours plus près de la nature de Mireille

et de Vincent. Cette œuvre essentiellement artistique et dans laquelle, comme l'a dit Mistral, « prédomine l'imagination », ne pouvait, en effet, être aussi populaire que l'œuvre presque entièrement spontanée produite par la jeunesse en fleur du Poète. Il y a d'ailleurs dans *Calendal* un défaut grave de composition, qui devait impressionner fâcheusement la critique : c'est l'abus des digressions historiques ou légendaires.

Déjà dans *Mireille,* tel ou tel épisode pouvait sembler rattaché au sujet par un fil bien ténu, comme, par exemple, l'éloge d'Arles mis dans la bouche du petit chercheur d'escargots, Andreloun, ou la légende du *Trou de la Cape,* où fut englouti, avec ses bêtes et ses gens, un riche propriétaire qui faisait fouler son blé dimanches et fêtes, ou encore la légende de la sorcière Taven guérissant par ses conjurations Vincenet, qu'on préférerait voir guérir plus naturellement grâce aux bons soins de Mireille. Et Mistral l'a, du reste, implicitement reconnu, puisqu'il a rejeté parmi les notes, dès la deuxième édition, comme retardant l'action, la description de la fête de Noël, le souper calendal et la cérémonie si intéressante du *Cacho-fiò* (Bûche de Noël).

Dans *Calendal,* ce défaut est bien plus sensible, puisque la plus grande partie du long récit du héros au chef de bandits Séveran, récit qui n'occupe guère moins des deux tiers du poème, est composé d'épisodes qui ne sont pas tous bien intimement liés à l'action. Certes, une partie de ce récit aurait pu être transformé en actes et la vraisemblance y aurait gagné, car il est difficile d'admettre qu'un homme comme l'époux d'Esterelle puisse écouter si longuement le jeune héros qui s'attache à exciter sa jalousie, en racontant ses exploits héroïques et ses amours avec celle qu'il a si indignement trompé. Mais, cette réserve faite, et si l'on admet que « Mistral a voulu rappeler et

consacrer, pour ses compatriotes et pour les étrangers, toutes les gloires de la Provence (1) », et que c'est là le véritable sujet de son poème, dont les amours éthérées de Calendal et d'Esterelle ne sont que le prétexte, on reconnaîtra qu'il a parfaitement réussi et que ces tableaux successifs qu'il nous a peints « forment, pour son pays, un incomparable musée historique et légendaire ».

Mais ce qu'on doit admirer sans réserve, c'est l'art avec lequel, dans ces décors si beaux où se déroulent ses poèmes, Mistral fait agir et se mouvoir les nombreux personnages qui peuplent la scène. Je me permets de citer ici un des Français du Nord qui ont le mieux réussi à comprendre le grand poète du Midi, j'ai nommé Gaston Paris.

« C'est dans la représentation de la vie provençale qu'est le vrai triomphe de cette poésie. Rien ne manque au mouvant tableau. La culture sous toutes ses formes, la plantation, le labour, les récoltes diverses depuis la fauche et la moisson jusqu'à la cueillette des olives, les vieux usages rustiques, les fêtes des laboureurs, leurs courses, leurs danses, leurs chansons ; et l'élevage dans les montagnes et les plaines, les longs troupeaux dévalant des Alpes, la capture des cavales sauvages de la Camargue, la ferrade des taureaux ; les industries primitives, comme celles du bûcheron, du vannier, du pêcheur ; et les repos à l'ombre, et les festins, et les longues farandoles, et les tambourins, et les jeux des enfants et des jeunes filles ; et sur les rochers, dans les forêts, sur l'herbe, dans l'air, dans l'eau des torrents, des ruisseaux, du grand fleuve ou de la mer, parmi les arbres tous familièrement connus et marqués d'un mot, parmi les mille plantes indigènes que le français ne sait pas nommer, la vie bruissante, frémissante, joyeuse des animaux qui courent, rampent, volent ou nagent, mêlée à la vie humaine qui travaille, qui souffre, qui aime,

(1) G. Paris *Revue de Paris* (1894), t. VI, p.

qui prie, qui chante. C'est un immense tumulte de vie qui nous enveloppe de son bruit, de son chatoiement et de son ardeur. Mistral est par excellence le poète de la vie et du mouvement (2). »

On l'a dit bien des fois, mais il ne faut pas se lasser de le redire, car c'est la vérité même, Mistral est un Grec égaré en plein dix-neuvième siècle : il est Grec par le sentiment profond et légèrement panthéiste de la nature qui est en lui, Grec par sa façon de concevoir le monde, qu'il considère à la fois « comme un spectacle et comme une lutte », Grec encore par la sincérité de l'expression et son adaptation parfaite à la vérité et à la vie. Il ne faut donc pas l'accuser d'outrecuidance pour avoir osé, dans la première strophe de *Mireille,* s'intituler *umble escoulan dóu grand Oumèro,* et Lamartine lui donne raison, quand, annonçant au monde la naissance d'un grand poéte épique et faisant connaître le merveilleux poème que venait de lui dédier Mistral, il termine ainsi son célèbre *Entretien littéraire :* « On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée d'un groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésigènes. »

Le sentiment de la nature éclate dans toute l'œuvre de Mistral, et cependan ce serait fausser le sens des termes que de parler de *naturalisme* à propos d'un poète qui ne voit dans la Nature que grandeur et qu'harmonie. Personne plus que lui n'a le sens du réel ; mais, en vrai poète. qu'il est, il relève et transfigure sans invraisemblance les objets les plus bas et les êtres les plus vulgaires.

Au fond Mistral, malgré son attachement inébranlable à la foi de ses pères est, tout comme Aubanel, un payen

(1) G. Paris, *Revue de Paris* (1894), t. VI, p. 77-78.

de nature transformé par l'atavisme chrétien. En lui se combattent le mysticisme religieux et une foi dans la puissance de la Nature qui touche au panthéisme. « O superbes géants, » s'écrie Calendal, s'adressant aux mélèzes qu'il va abattre, « ô superbes géants, qui d'une involontaire crainte me remuez le cœur, oh ! pardon ! et salut. Et toi, Ventour, qui, sans effroi, as sur ton front subi tant de tourmentes, maintenant pour toujours tu vas perdre ta chevelure ! »

Et à propos de la chute du premier mélèze : « Eh bien ! majestueux comme un pape, dans son manteau impérial quand je vis enveloppé ce mélèze, qu'ainsi je précipitais de l'empire, à vous le dire franchement, un frisson de cimetière me passa dans le corps, ainsi qu'aux assassins. »

Et Esterelle, après avoir blâmé cet exploit inutile, sinon criminel, s'écrie :

Laissez-les vivre ! car à profusion — sourd dans leurs troncs la sève, — car ils sont les fils aînés, les nourrissons inséparables, — la joie, la colossale gloire — de la nourrice universelle ! — Laissez-les vivre, et de ses ailes -- vous recouvrant aussi, va glousser d'allégresse

La grande couveuse !... Ah ! la Nature, — si vous écoutiez son langage, — si vous la courtisiez, au lieu de la combattre méchamment, de ses mamelles — deux flux de lait, souverainement doux, — jailliraient sans tarir, et dans les brandes — ruissellerait le miel pour votre nourriture...

Leissas-lèi vièure ! car a jabo
Sourgènto dins si trounc la sabo,
Car soun li nourrigat, li fièu ameirassi,
La gau, la glòri couloussalo
De la nourriço universalo !
Leissas-lèi vièure, e de sis alo
Peréu vous recatant, de joio vai clussi

La grando clusso !... Ah ! la Naturo,
S'escoutavias sa parladuro,

Se la calignavias, en-liogo malamen
De i'ana contro, de si pousso
Dos mousto de la, mai que douço,
Rajarien sèmpre, e dins li brousso
Regoularié lou mèu pèr voste abalimen...

(*Calendal*, ch. VII).

Cet amour intense qu'il a pour la Nature nourricière et bienfaisante, cette sensibilité passionnée fait qu'il ne saurait décrire l'amour humain sans y mêler les forces naturelles et les êtres animés ou inanimés. Les exemples abondent dans tout son œuvre ; nous citerons au hasard quelques exemples :

Le poète cherche à faire comprendre par une série de comparaisons l'amour de Mireille et de Vincent :

Et le clair de lune qui donne — sur les boutons de narcisse ; — et la brise d'été qui frôle, au jour tombant, — les hautes barbes des épis, — quand, sous le mol chatouillement, — en mille et mille ondulations — ils se trémoussent d'amour, comme un sein qui palpite ;

E lou clar de luno que dono
Sus li boutoun de courbo-dono ;
E l'aureto d'estiéu que frusto, à jour fali,
L'auto barbeno dis espigo,
Quand, souto la molo coutigo,
En milo e milo rigo-migo
Se fringouion d'amour coume un sen trefouli ;

Et la joie éperdue — qu'éprouve le chamois, lorsqu'à ses traces — il a senti, tout un jour, dans les rocs du Queyras, — les chasseurs qui le poursuivent, — et qu'enfin, sur le pic — escarpé comme une tour, — il se voit seul, dans les mélèzes, au milieu des glaciers !

E la joio desmemouriado
Qu'a lou chamous, quand à si piado

Tout un jour a senti, dins li ro dóu Queiras,
Li cassaire que lou fan courre,
E qu'à la longo, sus un moure
Escalabrous coume uno tourre,
Se vèi soul, dins li mèle, au mitan di counglas ;

Ce n'est qu'une rosée, au prix — des courts moments de félicité — que passaient alors Mireille et Vincent.....

N'es qu'uno eigagno, en coumparanço
Di moumenet de benuranço
Que passavon alor e Mirèio et Vincèn...

Et lorsque Mireille et Vincent tombent enlacés de la branche du mûrier qui vient de craquer sous leur poids :

Frais zéphyrs, (vent) largue et (vent) grec, — qui des bois remuez le dais, — sur le jeune couple que votre gai murmure — un petit moment mollisse et se taise ! — Folles brises, respirez doucement ! — Donnez le temps que l'on rêve, — le temps qu'à tout le moins ils rêvent le bonheur !

Fres ventoulet, Larg e Gregàli,
Que di bos boulegas li pàli,
Sus lou jouine parèu que voste gai murmur
Un moumenet mole et se taise !
Folis aureto, alenas d'aise !
Dounas lou tèms que l'on pantaise,
Lou tèms qu'a tout lou mens pantaison lou bonur !

Toi qui gazouilles dans ton lit, — va lentement, va lentement, petit ruisseau ! — Parmi les galets sonores ne fais pas tant de bruit ! — pas tant de bruit, car leurs deux âmes — sont, dans le même rayon de feu, — parties comme une ruche qui essaime... — Laissez-les se perdre dans les airs pleins d'étoiles !

Tu que lalejes dins ta gorgo,
Vai plan, vai plan, pichouno sorgo !
Dintre ti cascagnòu menes pas tant de brut !

Pas tant de brut, que si dos amo
Soun, dins lou meme rai de flamo,
Partido coume un brusc qu'eissamo...
Leissas-lèi s'emplana dins lis èr benastru !

Si nous passons à *Calendal*, les exemples sont peut-être encore plus nombreux.

Voyez cette invocation superbe d'Esterelle prenant la Nature entière à témoin de son amour :

« Arbres du mont Gibal ! bois de pins, — bois d'yeuses, myrtes et genévriers ! — et toi, soleil couchant ! et toi, lande tranquille ! — et toi, mer superbe ! à l'agonie, je vous prends, moi, pour témoins de mon éternel hyménée !... Oiseaux de la forêt, chantez le chant de noce ! »

« Aubre dóu mount Gibau ! pinedo,
Eusiero, nerto e mourvenedo !
E tu, soulèu tremount ! e tu, campèstre siau !
E tu, mar superbo ! à l'angóni,
Vous prene, iéu, pèr testimòni
Aucèu de la fourest, cantas lou cant nouviau ! »

(Ch. XII).

Et ce merveilleux passage de la déclaration de Calendal à Esterelle :

« Regarde : la Nature brûle — autour de nous, et se roule — dans les bras de l'Été, et hume — la dévorante haleine de son fiancé fauve.

« Regardo : la Naturo brulo
A noste entour, e se barrulo
Dins li bras de l'Estiéu, e chulo
Lou devourant alen de soun nòvi roussèu.

Les pitons clairs et bleus, les collines — pâles et molles de chaleur, — tressaillent, remuant leurs mamelons... Vois la mer : cha-

toyante et limpide comme verre, — aux avides rayons du grand soleil — jusques au fond elle se laisse voir, — par le Var et le Rhône elle se laisse caresser. »

Li serre clar e blu, li colo
Palo de la calour e molo,
Boulegon trefouli si mourre... Ve la mar :
Courouso e lindo coume un vèire,
Dóu gran soulèu i rai bevèire
Enjusqu'au founs se laisso vèire,
Se laisso coutiga per lou Rose et lóu Var... »

(Ch. I).

Ce qui fait que les descriptions de paysage dans *Mireille* et dans *Calendal,* au lieu de nous fatiguer, nous attachent au contraire, et nous charment, c'est que, le plus souvent, elles servent à nous intéresser aux acteurs du drame et ne constituent pas un vain ornement. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les pages admirables où le poète retrace le douloureux pélerinage de Mireille aux Saintes-Maries à travers la Crau et la Camargue. Dans *Calendal,* ces descriptions sont peut-être encore plus brillantes.

Il semble tout d'abord que cet amour passionné de la Nature, ce panthéisme presque inconscient, doive fatalement donner aux tableaux amoureux du Poète une couleur fortement sensuelle. Voyez, par exemple, cette admirable scène du bain de l'*Anglore,* dans le *Poème du Rhône,* que je demande la permission de citer ici par anticipation :

Par une nuit brûlante l'Anglore, *qui ne peut trouver le sommeil, est descendue sur la rive du Rhône :*

« A terre, la petite laissa d'un coup tomber sa chemisette, et dans le Rhône, ardente et tressaillie (tressaillant), lentement elle entra, penchée, croisant les mains sur le frémissement de ses deux seins de vierge. Au premier frisson, avec un soupir elle fit halte un moment, hésitante, et de côté et d'autre tourna, tout émue, les yeux

autour d'elle dans l'obscurité, où elle croyait toujours qu'entre les arbres quelqu'un, dévêtue, l'épiât de loin. Puis, peu à peu, dans l'eau moelleuse du courant, elle s'enfonçait encore, vivement éclairée par les rayons de la lune baisant sa nuque fine, sa jeune chair d'ambre, ses bras potelés, ses reins bien râblés et ses petits seins harmonieux et fermes, qui se blotissaient comme deux tourterelles dans l'éparpillement de sa chevelure. (*Elle tremble au moindre bruit*).

« Et de descendre. Mais jusqu'à la ceinture, et puis plus haut, tout aise de se sentir vêtue par le manteau fastueux du torrent, elle ne pensa plus qu'au bonheur de son être mêlé, confondu avec le grand Rhône. Le sable sous ses pieds était si doux ! Une impression moite, une fraicheur tiède l'enveloppait d'un charme halitueux (*d'un imourous chalun l'agouloupavo*). A fleur de peau, à fleur de carnation, mignardement les ondes tournoyantes lui faisaient des baisers, des chatouillis, en murmurant de suaves paroles qui lui donnaient des spasmes de plaisir... »

C'est alors qu'elle croit voir au fond de l'eau le jeune dieu du Rhône sous la forme d'un beau jouvenceau qui lui présente en souriant une fleur de jonc.

Voilà certes un tableau qu'on ne peut guère s'empêcher de trouver sensuel, et cependant il est chaste, au fond, parce qu'il est essentiellement vrai et qu'on le sent inspiré par un sentiment vrai de la Nature. On peut en dire autant de l'admirable scène entre Vincent et Mireille au cinquième chant, que je citais tout à l'heure. Mistral peint la vie réelle, c'est vrai, mais ce n'est point un réaliste. S'il exalte les petits, s'il chante de préférence les vanniers de Valabrègue et les pêcheurs de Cassis, il n'est pas une de ces humbles figures qu'il n'éclaire d'un reflet idéal. M. Saint-René-Taillandier lui a reproché d'avoir fait parler en princesse les paysannes qui dépouillent les cocons ; mais, comme on l'a dit, « dans ce milieu tout épique, le ton s'élève sans effort, la médiocrité, la laideur même s'embellissent et se transfigurent sans invraisemblance (1). »

(1) Hémon, *Rev. polit. et litt.*, juillet 1885.

D'ailleurs quelle est l'œuvre d'art vraiment belle où le choix n'intervient pas et où n'entre pas une dose d'idéal ? Aussi les héros de ses poèmes, partis de si bas, tendent-ils toujours à s'élever plus haut par un effort persévérant. Voyez Vincent et Mireille ; voyez surtout Esterelle et Calendal. Vous connaissez la déclaration brûlante du premier chant : « Tais toi, » dit Esterelle. — « Non ! la terre et l'onde parlent, et de partout exaltent la passion et le cri et le besoin d'amour... Oh ! mais rassure ton effroi ! Viens, je te conduis à l'autel : — une vie, si longue qu'elle soit, — jamais n'apaisera les ardeurs de ma faim. » Admirable cri de passion, dont il convient de rapprocher les strophes non moins enflammées, mais d'un idéal si pur, dans lesquelles Calendal peint à Séveran ses sentiments à l'égard d'Esterelle :

« Le corps de mon amie est beau comme le jour ! — Mais une perle, honneur du Gange, — peut d'aventure être mangée par un pourceau... — Ce que j'adore, moi, à cette heure, c'est l'Ange — qui incarne son séjour dans cette perle.

Lou cors de mon amigo es bèu coume lou jour !
Mai une perlo, ounour dou Gange,
Pòu arriba qu'un porc la mange...
Vuèi, ço qu'adore, iéu, es l'Ange
Que dins aquelo perlo encarno soun sejour.

L'amour des sens, pâture abjecte, — comme un vertige maintenant me passe : — de ma céleste sœur j'admire maintenant le beau — interne ; et de cet intérieur — où s'enivre ma vue, où j'entre, — tant qu'il me plaît, il n'y a pas de peintre — qui puisse seulement en retracer l'enseigne...

« ... L'amour dòu cors, pasturo basso,
Coume un lourdige aro me passo :
De ma celèsto sorre amire vuèi lou bèu
Interiour ; e d'aquéu dintre,
Ounte iéu bade, ounte iéu intre
Tant que me plais, i'a ges de pintre
Que poscon soulamen n'en rauba lou simbèu...

O merveilles et joie de l'âme, — vous êtes le vrai paradis ! O feu — où se purifie l'amour, où il s'embrase ! — O pénétrant mélange de deux en un ! O symphonie — harmonieuse, tendre, insinuante — qui dit tout ! O bonheur et délicieux trouble ! »

O meraviho e gau de l'amo,
Sias ben lou paradis ! O flamo,
Ounte se purifico e s'abrando l'amour !
O penetranto mescladisso
De dous en un ! O cantadisso
Tendro, acourdado, couladisso,
Que dis tout ! O bounur e delicious coumbour !... »
(*Calendal*, ch. X).

Nous passons rapidement sur la partie lyrique de l'œuvre de Mistral.

Déjà dans *Mireille* (ch. III), il avait fort habilement introduit dans l'action la chanson de *Magali*, la belle insensible, en faisant dire à l'amoureuse de Vincent, taquinée par ses compagnes, que, plutôt que de se marier, elle se ferait nonne. Vous connaissez cette belle légende, qu'on retrouve chez les peuples les plus divers, et que cisela d'une façon si exquise le jeune poète maillanais :

O Magali, ma tant aimée, — mets la tête à la fenêtre ! — Ecoute un peu cette aubade — de tambourins et de violons.

O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestroun !
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de viouloun.

C'est plein d'étoiles, là-haut ! — Le vent est tombé, — mais les étoiles pâliront — En te voyant...

Ei plen d'estello, aperamount !
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran !
. . . .

Maintenant je commence enfin à croire — que tu ne parles pas en riant. — Voici mon annelet de verre — pour souvenir, beau jouvenceau !

Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt.
Vaqui moun aneloun de vèire
Per souvenenço, o bèu jouvent !

— O Magali, tu me fais du bien !... — Mais, dès qu'elles t'ont vu, — ô Magali, vois les étoiles, — comme elles ont pâli !

O Magali, me fas de ben !...
    Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
    Coumo an pali !

La prière de Mireille aux Saintes-Maries, si pathétique dans sa naïve simplicité, est tout à fait en situation, et la ballade, de ton populaire, sur le bailli de Suffren ne fait pas mauvaise figure au chant premier.

Si l'on ne retrouve pas de morceaux de forme lyrique dans *Calendal*, où d'ailleurs le lyrisme déborde de toutes parts, ni dans *Nerte*, qui est essentiellement un conte, il n'en est pas de même de la tragédie de *la Reine Jeanne*, composée postérieurement à la publication des *Iles d'Or*, *Rhône*, qui renferme, entre autres pièces lyriques, cette où l'on n'en compte pas moins de cinq, et du *Poème du* exquise chanson des Vénitiennes qui, à elle seule, suffirait à assurer la renommée d'un poète ordinaire. La belle Noride a laissé tomber à la mer son anneau ; le pêcheur qui le lui rapporte lui demande pour récompense un baiser sur la bouche :

« De jour nul ne se baise, — car nous verrait quelqu'un. » — « De nuit, sous la tonnelle, nul ne nous [re] connaîtra. » — « Mais la lune illumine — là-haut dans le ciel grand. » — « Dans le bocage ombreux — mes bras te cacheront. » — « De mon corset la rose — va changer de couleur. » — « Au rosier piquons-nous, — avant que la fleur tombe. »

« De-jour noun se poutouno,
Que nous veiriè quaucun. »
— « De niue, souto la touno,
Nous couneira degun. »
— « Mai la luno clarejo
Amount dins lou cèu grant. »
Dins lou bos que soumbrejo
Mi bras t'amagaran. »
— « La roso qu'ai au jougne
Vai chanja de coulour. »
— « Au rousié fau se pougne,
Avans que toumbe flour. »

Mais les plus importantes de ses pièces lyriques ont été réunies par Mistral, avec quelques petits poèmes, et publiés en 1875 sous le titre de : *les Iles d'Or* (*lis Isclo d'Or*). Ce nom, qui est celui d'un groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore de ses rayons sur la plage d'Hyères, convient bien à ce groupe brillant de petites pièces, très variées de ton et de forme, où le Maître a enfermé l'expression de ses émotions poétiques. Outre divers poèmes isolés, dont plusieurs, comme *La fin du Moissonneur* et *Le Tambour d'Arcole*, comptent parmi les chefs-d'œuvre du volume, le recueil contient plusieurs parties : les chansons, les romances, les sirventes, les rêves, d'autres encore, entre lesquelles sont distribuées les diverses pièces qui le composent. Il y a dans ce livre « des morceaux admirables, des odes, des sirventes, où s'épanche, soit avec amertume, soit avec enthousiasme, mais toujours en flots lumineux et sonores, la grande passion du poète, son amour pour la Provence et pour la *Cause* à laquelle il s'est voué (1). »

Nous ne dirons rien de particulier sur les autres pièces du recueil, dont certaines, comme la *Mante religieuse* (*Prègo-Diéu*), la *Rencontre*, l'*Ode à la reine Jeanne*, sont d'une poésie exquise, mais nous ferons exception pour quelques-uns des *sirventes*.

(1) G. Paris, *Rev. de Paris*, 1894, (t. VI).

Les *Iles d'Or* nous offrent à la fois l'histoire psychologique de Mistral et, en quelque sorte, l'histoire de la *Cause* qui a toujous été sa constante préoccupation. Il y a dans ces poésies de circonstance un Mistral tout à fait personnel, tel que nous le faisaient pessentir déjà *Mireille* et *Calendal* : nulle part ailleurs on ne peut mieux saisir ses sentiments et ses idées. « Dans tous ces vers, si variés de ton, de couleur et de mesure, court la sève d'un même esprit. L'énergie d'une passion maîtresse leur communique à tous un mouvement lyrique d'une admirable puissance : cette passion c'est l'amour de la Provence, c'est ce patriotisme local, signalé et combattu, tout d'abord, comme un péril par certains écrivains et publicistes (1) » qui l'avaient insuffisamment étudié, mais auquel on commence aujourd'hui à rendre pleine justice.

Qu'on lise l'ode *A la Race latine*, que nous avons entendu déclamer par le poète, de sa belle voix d'alors, aux fêtes latines de Montpellier, sur la place du Peyrou, le 25 mai 1878 (*Aubouro te, raço latino*), ou même cette *Comtesse*, qui provoqua jadis de si vives protestations ; qu'on lise ensuite le *Tambour d'Arcole* et les admirables strophes du *Psaume de la Pénitence*, inspirées au Poète par nos malheurs de l'année terrible, et l'on comprendra que si Mistral a toujours aspiré de toute son âme au relèvement de sa Provence, s'il a même entrevu, ce qui sera peut-être l'œuvre du vingtième siècle, une fédération des nations latines, jamais il n'a songé à opposer la petite patrie à la grande, et toujours il a approuvé la devise de son fidèle disciple, le regretté « capoulié » Félix Gras : « J'aime mon village plus que ton village, j'aime ma Provence plus que ta province, j'aime la France plus que tout ».

Nous ne saurions trop insister ici sur cette idée directrice, qui seule peut nous faire comprendre et appré-

(1) Xavier de Ricard, *Rev. polit. et littér.*, 1876.

cier la grande œuvre de Mistral, à savoir qu'il a toujours été inspiré par l'amour de sa province et qu'il n'a jamais eu d'autre but que son relèvement.

Voyez avec quels accents il l'invoque, comme sa muse inspiratrice, au début de *Calendal* :

Ame de mon pays !... — Par la grandeur des souvenirs, — toi qui nous sauves l'espérance ; — toi qui, dans la jeunesse, malgré la mort et le fossoyeur, — fais reverdir et plus chaud et plus beau le sang des pères ; — toi qui inspirant les doux Troubadours, — telle que le mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau ;...

Amo de moun païs !...
Pèr la grandour di remembranço
Tu que nous sauves l'esperanço ;
Tu que dins la jouinesso e plus caud e plus bèu,
Mau-grat la mort e l'aclapaire,
Fas regreia lou sang di paire ;
Tu qu'ispirant li dous troubaire,
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu ;...

Ame éternellement renaissante, — âme joyeuse et fière et vive, — qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent ! (vent d'Ouest) — âme des bois pleins d'harmonie — et des calanques pleines de soleil, — de la patrie âme pieuse, — je t'appelle ! incarne-toi dans mes vers provençaux !

Amo de longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihes dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau !
Amo di séuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patrio amo piouso,
T'apelle ! encarno-te dins mi vers prouvençau !

Ici rien d'artificiel : c'est l'âme même du poète qui s'exhale en un cri d'une sincérité absolue, dans des vers vibrants qui nous forcent à partager son émotion.

Voyez maintenant avec quelle douce mélancolie il raconte la décadence de la langue des vaincus obligée de se

réfugier chez les pâtres, et de quel fier accent il affirme sa résurrection prochaine :

Et, ivre de son indépendance, — jeune, plein de santé, heureux de vivre, — lors on vit tout un peuple aux pieds de la beauté, — et par leurs los ou vitupères (leurs éloges ou leurs blâmes) — cent troubadours faisant florès, — et de son berceau, dans les vicissitudes, — l'Europe souriant à notre gai-savoir...

« ... E trefouli d'èstre deliéure,
Jouine, gaiard, urous de viéure,
Se veguè tout un pople i ped de la bèuta,
E pèr si laus o vitupèri,
Cent troubadour, fasènt l'empèri,
E de soun brès, dins li tempèri,
L'Europo sourrisènto à noste gai canta...

O fleurs, vous étiez trop précoces ! — Nation en fleur, l'épée trancha — ton épanouissement. Clair soleil du Midi, — tu dardais trop ! et les orages — sourdement se formèrent : détrônée, — mise nu-pieds et bâillonnée, — la langue d'Oc, fière pourtant comme toujours,

O flour, erias trop proumeirenco !
Nacioun en flour, l'espaso trenco
Toun espandido. Tu, clar soulèu dóu Miejour,
Trop dardaiaves ! Li trounado
Se coungreièron : destrounado,
Messo à pèd nus, badaiounado,
La lengo d'Oc, pamens fièro coume toujour,

S'en alla vivre chez les pâtres — et les marins... A son malheur — nous, gens de terre et gens de mer, sommes restés fidèles. — Brune, aujourd'hui, elle manie la rame et le râteau ; — mais la Nature est son palais, — pour couronne elle a les étoiles, — et pour miroir les ondes, et pour rideau les pins...

S'enanè viéure encò di pastre
E di marin... A soun mal-astre,
Gent de terro e de mar, sian demoura fidèu.
Bruno, au-jour-d'uei, remo e rastello ;

Mai la Naturo l'encastello,
A pèr courouno lis estello,
Lis oundo a pèr mirau, li pin a pèr ridèu...

Langue d'amour, s'il y a des fats — et des bâtards, ah ! par saint Cyr ! — tu auras à ton côté les mâles du terroir ; — et tant que le Mistral farouche — bramera dans les roches, ombrageux, nous te défendrons à boulets rouges, — car c'est toi la patrie et toi la liberté ! »

Lengo d'amour, se i'a d'arlèri
E de bastard, ah ! pèr sant Cèri !
Auras dou terradou li mascle à toun cousta ;
E tant que lou Mistrau ferouge
Bramara dins li roco, — aurouge,
T'apararen à boulet rouge,
Car es tu la patrio e tu la liberta ! (1) »

Mistral ne sépare jamais le maintien de la langue ancestrale de l'exercice des droits qui appartiennent à un peuple libre :

« Et que toujours la noble langue d'Arles — en pays provençal se maintienne et se parle, » dit le premier consul d'Arles, s'adressant à la reine Jeanne à son entrée dans la ville. — « Je le jure, » répond la reine.

« E que tous tèms la noble lengo d'Arle
En païs prouvençau se mantèngue e se parle. »
— « Lou jure. »

(*La rèino Jano*, IV, 10).

Le mépris dans lequel cette langue est tombée et la honte qu'ont certains de la parler lui arrachent des cris de colère et d'indignation :

« Croyez-vous que ce ne soit pas énervant, — quand vous dites : « Ma mère m'a mis au monde », — d'entendre sans cesse cette ren-

(1) Paroles attribuées par Calendal à son père (Ch. IV).

gaine : « Qui t'a mis au monde, il faut l'étouffer ; — il faut, bien qu'elle soit pure et belle, — tarir la source vive ; — il faut cracher contre ton ciel ; — il faut faire taire le zéphir qui chante —à ta lucarne, et dans ton feuillage — il faut détruire les nids d'oiseaux ! »

Eh ! bien, non. Depuis Aubagne — jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc, — nous la garderons, qui qu'en grogne, — notre rebelle langue d'Oc. — Nous la parlerons dans les bergeries, — à la moisson, au dépouillement des cocons, — entre amoureux, entre voisins ; — nous la parlerons avec l'eau à la bouche, — en pressant nos olives, — en foulant nos raisins...

Et puis si pour l'armée il faut laisser foin et luzerne, — nous l'emporterons à la caserne — pour nous garder de l'ennui...

Oh ! les imbéciles gobes-mouches — qui en sèvrént leurs enfants — pour les bouffir de suffisance, de fatuité et de gloriole ! — Qu'ils se noient dans leur bourbier ! — Mais toi, des fils qui te renient — et qui répudient ta langue — ne t'inquiète pas, ô ma Provence ! — Ce sont des fils mal venus qui auront tété de mauvais lait. »

Mais les bons fils restent inébranlablement attachés à leur mère :

« Mais les aînés naturels, — vous, les bruns gars — qui dans le parler ancien — vous parlez avec les jeunes filles, — n'ayez crainte : vous resterez les maîtres ! — Tels que les noyers rustiques, — robustes, gaillards, calmes, inébranlables, — bien qu'on vous pressure et qu'on vous maltraite, — ô paysans (comme on vous appelle), — vous resterez maîtres du pays. »

Les vers que je viens de citer font partie d'une pièce composée en 1888 et insérée parmi les *sirventes* dans la dernière édition des *Iles d'Or*. Le titre : *Espouscado*, « cinglement », en indique assez bien le but. C'est au fond, le même sujet qu'avait traité Mistral dans la *Comtesse*, bien qu'ici la forme allégorique le dissimule, et que certaines strophes violentes, où l'auteur semble avoir été entraîné par la logique à pousser son allégorie jusqu'à ses extrêmes limites, aient trop longtemps égaré une

partie du public sur les véritables sentiments du Poète. C'est surtout aux suivantes que je fais allusion :

« Ceux qui n'oublient pas, — ceux qui ont le cœur haut, — ceux qui dans leur demeure rustique — sentent le souffle du mistral, — ceux qui aiment la gloire, — les vaillants, les hommes d'élites,

Ah! si l'on savait me comprendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

En criant : place ! place ! — hardi ! les vieux et les jeunes, — nous partirions tous en bloc, — avec la bannière au vent ; — nous partirions comme une trombe — pour enfoncer les portes du grand couvent !

Ah ! si, etc.

Et nous démolirions les grilles — derrière lesquelles jour et nuit est claquemurée — la jeune nonne aux beaux yeux. — Malgré la sœurâtre, — nous bouleverserions tout.

Ah ! si, etc. »

Aquèli qu'an la memori,
Aquèli qu'an lou cor aut,
Aquèli que dins sa bori
Senton giscla lou mistrau ;
Aquèli qu'amon la glori,
Li valènt, li majourau,

Ah ! se me sabien entèndre !
Ah ! se me voulien segui !

En cridant : « Arrasso ! arrasso !
Zou ! » li vièi e li jouvènt,
Partirian toutis en raço
Emé la bandiero au vènt ;
Partirian coume uno aurasso
Per creba lou grand couvènt !

Ah ! se, etc.

E demoulirian la clastro
Ounte plouro jour-e-niue,

Ounte jour-e-niue s'encastro
La moungeto di beus iue...
Mau-despiè de la sourrastro,
Metrian tout en dès-e-vue !

Ah ! se, etc.

Au fond, dans tout cela, il ne s'agit que de l'émancipation de la province, étouffant sous une centralisation excessive, et du droit des idiomes locaux à être librement parlés et par suite enseignés. La preuve en est dans l'œuvre entière de Mistral pendant les quarante années qui ont suivi. Elle est aussi dans ces vers de Victor Balaguer, l'illustre patriote catalan, vers placés en épigraphe en tête du fougueux *sirventes* : « *Morta diuhen qu'es, mes jo la crech viva.* — On dit quelle est morte, mais moi je la crois vivante. »

Les années qui ont suivi l'apparition de *Calendal* jusqu'en 1884, ont été surtout consacrées par Mistral à la recherche et à la mise en œuvre des matériaux linguistiques qui sont devenus le *Trésor du Félibrige*. Ce travail d'érudition bénédictine, « qui résume non seulement les divers dialectes de la langue d'Oc, mais encore, dans l'infinie variété de ses noms de lieux et de famille, de ses coutumes, de ses traditions et de ses légendes, l'histoire entière des pays du midi de la Loire, » a été, comme on sait, honoré du grand prix Jean Raynaud, de 10.000 francs, en 1890, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cependant, à de longs intervalles, Mistral plantait là la science, et en compagnie de sa Muse toujours aimée, faisait un peu l'école buissonnière. « C'est ainsi que naquit *Nerte*, composée en marchant — comme d'ailleurs presque tous les poèmes de Mistral — au hasard des jours de paresse et de promenade. L'œuvre garde de cetté origine une impression de délicieuse ingénuité. On y sent le plein air, pourrait-on dire. En voici en quelques mots le sujet :

« *Nerte* (ce joli diminutif du nom d'Esther signifie d'ailleurs « myrte » en provençal), une petite châtelaine blonde, douce et bonne aux humbles, a eu son âme vendue au diable par son père. Après mille aventures, prise de voile, couvent forcé et enlèvement, noces et royale chevauchée, prestiges infernaux dressant, pour la tenter, au milieu de la lande, les mille aiguilles d'un palais d'or, retraite au fond d'un bois mystique, où à l'heure ardente de midi, quand, sur le roc brûlant aux parfums des lavandes, dansent les féeries du mirage, le solitaire voit dans l'air bleu passer des apparitions d'anges, elle est enfin changée en pierre à forme de nonne et sauvée de l'éternelle damnation, ainsi que son bel ami Rodrigue de Luna, neveu du pape avignonais Benoit XIII et sacripant des plus sympathiques (1). »

Le cadre est bien restreint : Avignon, Arles et Château-Renard, demeure du petit roi Louis II (*Louiset*) ; l'histoire bien rapetissée et bien locale. Mais quelle grandeur simple et quelle couleur poétique dans cette restitution de la forte vie d'autrefois. « C'est le grouillant Avignon des Papes avec ses trafiquants levantins, ses cardinaux drapés de pourpre, ses pélerins, ses bateleurs, ses aventurières et ses moines, ses excommuniés qui implorent, ses gens de guerre et de marine qui se battent au cabaret, ses prédicateurs en plein vent, ses flagellants dont le dos saigne, ses écoliers, ses belles dames, et ses bandes de gamins qui courent en donnant la chasse à un juif. C'est le petit Arles républicain, avec un lion pour seul roi, un lion en chair et en os, nourri dans un palais spécial que l'on montre encore (2). »

Que de naturel, quelle franche et saine gaieté dans ce tableau de l'entrée en Avignon de la princesse d'Aragon, qui vient pour épouser le roi Louis !

(1) Cf. Paul Arène, *Gil Blas* du 20 avril 1884.

(2) Cf. Paul Arène, *loc. cit.*

Le peuple dit : « La belle reine ! — Voyez quels yeux ! Ils fondraient le givre... — Le fiancé, certes, est assez beau, mais elle, voyez-vous, a un charme parfait ! — Les autres dames, à côté d'elle, — que semblent-elles ? Rien... Elle a tout pour elle ! — On dit qu'en Arles, après demain, — il doit la conduire à Saint-Trophime, resplendissante de diamants. — Il faut que d'amour la terre fume — pour la princesse d'Aragon ! — Il faut que de Nice à Tarascon — nous ne fassions qu'une farandole ! — De tout le feuillage qui pend (des arbres) — il faut qu'on fasse une jonchée ! — On va, dit-on, semer les sous avec la charrue, à pleines raies. — Et si quelqu'un veut chercher querelle — au grand Saint-Père Benoit, — gare au petit roi Louis ! — Dame Violande est richissime : — neuf galions du fond à la cime sont chargés d'or là-bas, au Grau, — où les retient le mistral... c'est la dot de la Reine. — Qu'ils remontent vite, malepeste ! — et qu'ils déchargent heureusement ! — Neuf galions coquin de sort ! — Le Roi pourra livrer bataille... — Et diminuer, s'il veut, les tailles — du pauvre monde provençal... — Si l'on diminuait au moins le sel ! » — Du temps qu'on plaisante ainsi — et que la foule bavarde, — Nerte, etc.

Lou pople dis : « La bello rèino !
Vès quetis iue ! Foundon la brèino...
Lou nòvi, certo, es proun poulit,
Mai elo a'n gàubi, vès, coumpli !
Lis autri dono, contro aquelo,
Que semblon ? Rèn... A tout per elo !
— Dison qu'en Arle, après-deman,
Eu, resplendènto de diamant,
La dèu coundurre à Sant-Trefume...
— Fau que d'amour la terro fume
Per la princesso d'Aragoun !
— Fau que de Niço à Tarascoun
Faguen rèn qu'uno farandoulo !
— De touto ramo que pendoulo
Fau que s'estraie un terro-sòu !
— Van semena, dison, li sòu
Emé l'araire, à plen de rego,
— E se quaucun vòu cerca brego
Au grand sant paire Benezet,
Garo davans lou rèi Louiset !
— Dono Viòulando es richissimo :
Nòu galioun, de founs en cimo,

Soun carga d'or alin au Grau,
Ounto li coto lou Mistrau...
Aco's la doto de la Rèino.
— Que lèu remounton, malapeino !
E que descargon en bon port !
— Nou galioun, couquin de sort !
Lou Rèi poudra liéura bataio...
— E demeni, se vòu, li taio
Dou paure mounde prouvençau...
— Demeniguèsse au-mens la sau ! »
Ansin dóu tems que se galejo
E que la foulo cacalejo,
Nerto, etc.

Cette simple histoire du bon vieux temps, familière et même naïve, mais seulement en apparence, est parfois aussi doucement ironique et, comme les fantaisies d'Arioste, semble alors vouloir se railler un peu elle-même. L'amour même s'y montre, non point rustique et idyllique comme dans *Mireille,* mais raffiné et galant, et même un peu méphistophélique du côté de Rodrigue, et mêlé de quelque coquetterie chez Nerte. Il faut lire cette merveilleuse scène entre les deux jeunes gens pendant la chevauchée d'Arles : « Le papillon va au rosier, » dit Rodrigue, en abordant la jeune fille, et il lui explique son départ d'Avignon, après la fuite du pape à travers le souterrain de Château-Renard. Puis il lui fait un tableau si effrayant et si charmant en même temps, des tentations diaboliques en ce qui concerne l'amour, que Nerte ne peut s'empêcher de s'écrier : « Oh ! taisez-vous. Je ne sais trop comment cela se fait, mais chaque fois que votre bouche dit quelque chose, je reste interdite. Jamais personne ne me parlé ainsi. Cela ressemble à une rouge boisson, qui m'attire, qui me délecte, qui, tout à coup ensuite, m'étourdit. Voyez, je perds la tête, et si je vous savais moins dévoué au Saint-Père, je vous croirais l'ami du Diable. »

Ici encore, comme dans *Mireille,* comme dans *Calendal,* la Nature entière s'intéresse à l'amour et lui prête ses séductions. Ecoutons Rodrigue (1) :

« Nerte », dit-il, « vous parlez comme une sainte. — Mais la chanson du rossignol — vous répondra que le bonheur, — au mois de mai, c'est l'azur, — d'être libre sur la branche — et de faire résonner franchement sa joie... — Voyez, regardez autour de nous : — tout en gardant leurs brebis, les bergers — font devant leurs bergerettes — des cabrioles sur l'herbe. — En suivant son sillon, — le laboureur siffle, tout gaillard ; — dans les blés verts, les sarcleuses bavardent et poussent de petits cris de joie ; — les muletiers, dans les sentiers, — les pêcheurs le long des canaux, — les jeunes filles dans leurs *mas* — et les chasseurs dans la lande, — tout cela va, vient, bouge, — le sang en effervescence... — Ecoutez donc autour de nous : — ce n'est qu'un bruissement et qu'un bourdonnement, — un murmure confus qui monte des touffes de roseaux et des fourrages. — L'eau chante dans le ruisseau ; — le poisson folâtre dans le courant ; tout est luxuriant de vie. — La sève court avec vigueur — sous l'écorce des branches, — et dans toute fleur il y a un rayon de miel.— Rien ne veut périr : — tout pousse, tout fructifie, — tout est en joie et tout pullule, — et la lumière du soleil — inonde ce vivant tableau... — Aussi le Roi et sa brillante fiancée — semblent conduire en belle humeur — le grand triomphe de l'amour. — Et nous aussi, Nerte, nous sommes de la fête ! — Et l'émanation du genêt, du prunellier, de l'aubépine — fait tressaillir le flair. — Et vous voudriez, vous, que je réprime, moi, l'élan de tout mon être ! — Nerte, vous voudriez que moi, dans un cachot, — j'étouffe les baisers — qui frémissent sur mes lèvres ? — Vous voudriez, Nerte, que sur la souche — j'arrache les grappes naissantes ? — Non ! Le rouge breuvage — chez moi aussi provoque le désir : — de la sémillante jeunesse — vive la fougue et l'humeur vagabonde ! — Nerte, laissez là vos craintes ! — Le temps est clair, la mer est belle — ... Avec l'ami qui vous appelle — Embarquez-vous : sur les flots calmes — nous nous laisserons aller ensemble dans l'immensité lumineuse ; — et nous parlerons de ce qui unit, — et nous cueillerons ce qui est beau, — avant que l'ombre et l'oubli — jettent sur nous leur couverture... — « Voyez les calandres », fit Nerte, — « comme elles

(1) On nous pardonnera les quelques changements que nous nous sommes permis de faire à la traduction donnée par Mistral.

s'élèvent dans le ciel ! — Ah ! si nous pouvions être oiseaux ! — Rodrigue, voyez les hirondelles : — elles nous ont rasés de leur petite aile... — Elles portent bonheur, n'est-ce pas ? Leur cri — dit sans cesse : « Jésus-Christ ! »

« Nerto, parlas coumo uno santo ;
Mai, dis, lou roussignòu que canto
Vous respoundra que lou bonur,
Au mes de mai, es dins l'azur,
Es d'estre libre sus la branco
E d'esbrudi sa joio franco...
Vès, espinchas à nostre entour :
Gardan si fedo, li pastour
Fan, davans si pastoureleto,
Sus l'erbo la cambareleto ;
En reguejant dins li gara,
Lou bouié siblo, alegoura ;
Dins li blad verd li sauclarello
Charron e quilon, riserello ;
Li mulatié dins li draiou
Fan cascaveleja si miòu ;
Dins li pradello li segaire,
Long di roubino li pescaire,
Li chatouneto dins si mas,
E li cassaire sus l'ermas,
Tout aco vai, vèn e boulego
Emé lou sang en petelego...
A noste entour escoutas dounc :
I'a qu'un zinzin e qu'un bourdoun,
I'a qu'un murmur que mounto arrage
Di rouseliero e di farrage.
L'oundo cascaio dins lou rièu ;
Lou pèis foulejo dins lou briéu ;
Tout es lusènt de gaiardige :
La sabo cour emé drudige
Souto la rusco di ramèu,
E'n touto flour i'a'n rai de mèu.
Rèn vòu mouri : tout sort, tout greio,
Tout es en dèstre e tout coungreio,
E la lumiero dou soulèu
Inoundo aquéu vivènt tablèu...

Peréu lou Rèi, sa novio ilustro,
Que lou soulèu noun escalustro,
Sèmblon condurre en bello imour
Lou grand triounfle de l'Amour.
Nerto, emai nautre sian di fèsto !
Et la fleirour de la genèsto,
De l'aubespin, de l'agrenas,
Fai trefouli l'alo del nas.
E voudrias, vous, qu'enfrouminèsse,
Iéu, l'enavans de tout moun èsse ?
Nerto, voudrias qu'en un croutoun
Iéu estoufèsse li poutoun
Que boumbounejon sus mi bouco ?
Nerto, voudrias que sus la souco
Desmaienquèsse li rasin ?
Nani ! lou bèure cremesin
A iéu tambèn me fai ligueto :
De la jouvenço belugueto
Vivo la fogo e lou varai !
Nerto, quitas vòstis esfrai !
Lou tèms es sol, la mar es bello...
Emé l'ami que vous apello
Embarcas-vous : sus li risènt
Nous leissaren escourre ensèn
Dins l'emplanado luminouso ;
E parlaren de ço que nouso,
E culiren ço qu'es poulit,
Avans que l'oumbro emé l óublid
Tragon sus nautre sa cuberto...
— Vès li calandro », faguè Nerto,
« Coume s'enauron dins lou cèu !
Ah ! se poudian èstre d'aucèu !
Roudrigo, vès li dindouleto !
Nous an rasa de soun aleto...
Porton bonur, parai ? Soun crid
Fai rèn que dire : « Jèsus-Cri. »

(*Nerto*, VII).

La *reine Jeanne,* tragédie en cinq actes et en vers, publiée en 1890, est un essai de réhabilitation de Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, que l'on accusait de

complicité dans l'assassinat de son premier époux, André de Hongrie, et qui vint à Avignon se faire absoudre par le pape Clément VI, à qui elle avait vendu cette ville.

Le thème, traité au point de vue provençal, se trouve déjà, du reste, dans une pièce des *Iles d'Or* datée de 1866, où le Poète se voit combattant pour la princesse, encore populaire en Provence, et s'estimant assez récompensé par un de ses sourires. C'est, de plus, une tentative louable pour appliquer à la tragédie, c'est-à-dire à la plus haute forme de l'art dramatique, la langue provençale, dont s'était déjà servi Aubanel dans un drame proprement dit, *le Pain du péché* (*lou Pan dòu pecat*). Il est fâcheux que cette pièce n'ait pu encore être représentée sur le théâtre antique d'Orange, où ses luxueux cortèges pourraient se développer à l'aise et qui fournirait un cadre à souhait pour les grands et magnifiques décors qu'elle sollicite. Elle pourrait aussi, avec ses intermèdes lyriques, être facilement transformée en opéra, et le bruit avait couru, il y a une dizaine d'années, que le maître provençal Ernest Reyer y songeait : nous ignorons ce qu'est devenu ce projet. A la lecture, malgré de belles pages narratives et lyriques, la pièce peut sembler un peu froide, surtout pour des lecteurs non-provençaux.

Et l'auteur s'en rendait bien compte, quand il écrivait dans la préface : « Pour juger cette pièce, il faudra donc se mettre au point de vue des Provençaux, chez lesquels telle allusion, locution ou *tirade*, qui laissera froid le spectateur ou lecteur ordinaire, réveillera peut-être, et c'est un peu notre espoir, une émotion particulière. »

L'opportunité du choix de l'alexandrin a d'ailleurs été contestée, nous ne comprenons pas bien pourquoi. Est-ce parce que ce vers est naturellement monotone, avec son couplet traditionnel de deux vers rimant ensemble et l'alternance régulière des rimes masculines et féminines ?

Mistral, il est vrai, dans ses deux grands poèmes de genre épique, *Mireille* et *Calendal,* avait fort bien réussi à éviter cette monotonie, en inventant une strophe de forme originale, où le vers de douze syllabes est habilement mélangé au vers de huit syllabes et n'occupe, d'ailleurs, que deux places, non consécutives, sur sept :

Cante uno chato de Prouvènco
Dins lis amour de sa jouvènço :
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Iéu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla (1).

Il est vrai encore que les *Iles d'Or* présentent une grande variété de rythmes, ce qui montre la science profonde du poète et la souplesse de l'artiste, et que plus tard, dans le *Poème du Rhône,* en s'essayant au vers blanc dans des conditions toutes particulières, Mistral devait prouver sa maîtrise d'une façon encore plus éclatante. Il est donc permis de croire que, s'il l'eût voulu, il ne se fût pas laissé arrêter par la difficulté d'imaginer, pour la *Reine Jeanne,* une forme nouvelle.

Il a cédé, ici, sans doute, à l'influence de la tradition française, pensant, ce qui est incontestable, que la vivacité du dialogue obvierait au danger de la monotonie. Il est vrai qu'il s'est oublié parfois dans des tirades un peu longues et qu'on pourrait considérer comme des hors-d'œuvre, entraîné qu'il était soit par ses souvenirs de l'histoire de Provence, soit par l'attrait de la description. Mais, oserions-nous nous plaindre en lisant des passages comme celui-ci, d'ailleurs relativement court, sur la poésie enchanteresse des flots azurés de la Méditerranée :

JEANNE

La mer est une enchanteresse. — Depuis que j'ai mis le pied sur

(1) *Mireille*, début.

l'onde souriante, — je me sens ènvahir d'un bien-être délicieux. — Tout fuit : la rive, les malicieux échos — de la terre, les chagrins et les deuils de là vie. — Dans l'éblouissement de l'abîme serein je me délecte. — La voile blanche coupe le sombre azur du ciel. — Le clapotis des flots danse en jets d'étincelles — diamantines. Moitié nus , les rameurs balancent — à l'antique le branle de leur corps : ils se ploient, — se dressent tous ensemble, et en chœur — ils murmurent le *céleusme* plaintif qui leur donne l'accord. — Bravo, mes galériens ! Sous leur épaulée vigoureuse, — le flot qui nous entoure se creuse, là derrière, — en long sillage, image fugitive des joies d'ici-bas que la vague engloutit. — Au milieu des tentures, des pavois de pourpre et d'or, je sommeille bercée. — Je voudrais dans le clair (la clarté) pouvoir me fondre ! — Un vague sentiment de l'infini de Dieu — me fascine... La mer est belle, la mer est amoureuse, et sa gloire est limpide : c'est une reine heureuse !

JANO

La mar es uno encantarello.
Despièi qu'ai mes lou pèd sus l'oundo riserello,
Iéu me sènte envahi d'un soulas delicious.
Tout fugis : lou ribas, li resson malicious
De la terro, li lagno e li dóu de la vido...
Davans lou gourg seren me chale esbalauvido.
Lo velo s'emblanquis dins l'encrour dóu cèu blu.
Danson, li marejóu, en giscle de belu
Diamantin. Li remaire, à mita nus, boulegon
Li balans de soun cors à l'antico : se plegon,
Se drèisson tôuti ensèn, e murmuron en cor
Lou soulomi plagnènt que ié douno l'acord...
Brave, mi galiot ! Sa vigourouso empencho
Recavo, eila-darrié, lou flot que nous encencho
En longo tirassiero, image fugidis
Di joio d'eiçavau que l'erso aproufoundis.
Entre-mitan li les di rougi pavesado,
Di pavesado d'or, iéu penèque, bressado.
Voudriéu dins lou clarun me foundre, se poudiéu !
Un vaigue sentimen de l'infini de Diéu
Me pivello... La mar es bello, es amourouso,
Es lindo dins sa glôri, es une rèino urouso ! (1)

(1) Inutile d'insister sur l'habileté avec laquelle est pratiqué l'enjambement,

Et alors reprend le chant monotone des rameurs, interrompu par le monologue de Jeanne.

Chant des Rameurs

LE GABIER

Je vois un grand portail — qui couvre toute la route : — Marseille et ses maisons — passeraient au-dessous.

LA CHIOURME

Portail ou non portail, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlère, lanlère, — et vogue la galère !

Soulômi

LOU GABIÉ

Iéu vese un grand pourtau,
Que cuerb touto la routo :
Marsiho e sis oustau
Ié passarien dessouto.

LA CHOURMO

Pourtau o noun pourtau,
Fasen coume se l'èro,
Lanlèro, lanlèro,
E vogo la galèro !

Le *Poème du Rhône,* publié en 1897, le dernier en date des grands poèmes de Mistral, contient douze chants : c'est le chiffre adopté par le Maître à l'imitation de Virgile pour ses poèmes narratifs. Je le classe sans hésiter parmi les œuvres épiques, malgré son ton parfois un peu familier et qui rappelle alors celui de *Nerte,* et cela non à cause du merveilleux délicat qui le traverse d'un bout à l'autre, mais parce que le véritable sujet est, sous une forme

symbolique, la glorification de la Provence considérée dans son grand fleuve, de même que dans *Calendal* le Poète avait chanté la Provence des montagnes et de la mer, et dans *Mireille,* la Provence de la plaine et des marécages, la Crau et la Camargue. Le sujet apparent est la transformation de la navigation à vapeur, et la destruction du vieux bâteau le *Caburle* par le bâteau nouveau le *Crocodile,* sujet auquel se mêle habilement, du commencement à la fin du poème, l'idylle amoureuse de l'orpailleuse l'*Anglore* (le lézard gris) et du prince d'Orange, qui se fait complaisamment passer aux yeux de celle-ci pour le *Drac,* génie protecteur du Rhône.

Cette légende populaire du *Drac,* que Mistral a développée d'une façon si charmante dans le poème du *Rhône,* n'est d'ailleurs pas encore éteinte. On montre au *Museon Arlaten* un battoir trouvé, il y a peu de temps, entre les mains d'une lavandière des Saintes-Maries-de-la-Mer, à l'embouchure du Petit-Rhône. Ce battoir est surmonté d'une espèce de lézard, figurant le *Drac.* Sur les côtés sont gravées des croix inscrites dans des cercles et d'autres signes cabalistiques, qui ont la propriété d'empêcher les lavandières d'être emportées par le lutin au fond des eaux, comme il arriva, si l'on en croit Gervaise de Tilbury (1), à cette jeune femme de Beaucaire qui y resta sept ans à allaiter un rejeton du toujours jeune et séduisant protecteur du fleuve.

La jeune orpailleuse du confluent de l'Ardèche et du Rhône, l'*Anglore,* s'est pénétrée, dès l'enfance, des légendes qui couraient sur le *Drac ;* la scène du bain nous la montre comme hypnotisée et dominée par une idée fixe, la présence dans les eaux du Rhône d'un lutin représenté ordinairement sous la forme d'un beau jeune homme qui préside aux destinées du fleuve. Le prince

(1) *Otia imperialia.*

d'Orange, Guilhem, chez qui l'imagination rêveuse des hommes du Nord se trouve subitement en contact avec la chaude poésie du Midi, se laisse aller volontiers à l'attrait de l'inconnu, séduit par ce qu'il entend dire de cette belle enfant, fille de la Nature. Et il n'est nullement étonné quand, montant sur le *Caburle* à son passage, elle le reconnaît pour le dieu du Rhône. Elle est tellement persuadée qu'il est le *Drac* que, lorsqu'il lui dit : « Si je te disais que tu te méprends, que tu parles au fils du roi de Hollande », elle répond sans hésiter : « Mon Drac, je te dirais que tu te transfigures en toute forme qui t'est agréable, et que, si tu t'es mis prince d'Orange, ainsi que tu le fais accroire à la barquée (à l'équipage), c'est par quelque lubie ou fantaisie folâtre qui passe ma compréhension... Mais je te connais, moi, de longue date, et, mon beau Drac, à quoi bon te cacher ? Va, je t'ai deviné rien qu'à ton air de prince, à ta charnure jeune et fraîche comme l'eau, au bleu clair de tes yeux et à ta bouche plus dorée et plus fine que la fleur d'iris jaune ! » Il n'y avait rien à répliquer. Guilhem lui dit en l'embrassant : « Approche un peu ton cœur plein d'harmonie contre le mien, que je l'entende battre ! Ne regarde pas dans l'eau, elle est trop profonde ; ne regarde pas le ciel, il est trop vaste ; regarde dans mon âme où tu es le soleil resplendissant ! » Mais elle, écartant de sa ceinture la main aventurée du jeune prince : « Vois, » dit-elle, « en voici là-dehors vers le rivage, de la fleur que tu cherches ! » Et elle s'échappe, en riant comme une enfant, à l'orée du bateau. Et quand son amoureux résigné, Jean Roche, lui apprend l'aventure nocturne de Guilhem avec les belles Vénitiennes embarquées à Valence, elle n'a pas un instant l'idée qu'il s'agisse ici simplement d'une trahison humaine et elle s'écrie : « O toi, qui m'apparus si beau, deviendrais-tu si vite le dragon que l'on prétend ? Oui, on me l'a bien dit, que, traître comme l'eau, quand tu nous a fascinées, tu

nous trompes... Mais tu étais si mignon, si joli quand tu m'offrais la fleur des lones que tu tenais sous les eaux dans ta main, en ondoyant avec l'onde enjôleuse qui me berçait tout doux au clair de lune ! Oh ! vois-tu, si tu m'as trahie, Drac, je me noie ! »

Nous avons dit tout à l'heure que le véritable sujet du poème était la glorification de la Provence considérée comme riveraine du Rhône : c'est ce qui explique et justifie, en partie du moins, les nombreuses digressions légendaires ou historiques amenées par la vue des divers points de la vallée devant lesquels on passe. Je dis : « justifie en partie », car quelques-uns de ces morceaux, bien que supérieurement traités, sont un peu péniblement amenés et forment placage, comme l'inondation du Rhône racontée par Appien, ou la mort du pape Pie VI à Valence et le passage de Pie VII allant sacrer Napoléon ; comme aussi le récit, d'ailleurs fort émouvant, du danger couru par l'Empereur se rendant à l'île d'Elbe de la part de l'hôtesse d'un relais, qui, ayant perdu ses deux fils à la guerre, jurait qu'elle tuerait le tyran, si jamais elle le rencontrait, et qui se jette à ses pieds, quand elle apprend qu'il est devant ses yeux. L'idylle qui se déroule tout le long du poème est d'ailleurs délicieuse, et bien qu'elle n'atteigne pas à la grâce naïve de celle de Mireille et de Vincent, et que la main de l'artiste s'y laisse voir davantage, elle n'en est pas moins fort intéressante comme marquant le point extrême de développement du génie créateur du Maître.

Mais le véritable sujet, répétons-le, c'est la glorification du grand fleuve et en particulier de la partie de la Provence qui le borde. Voyez avec quel enthousiasme Mistral décrit l'arrivée du *Caburle* dans le territoire provençal, après qu'il a franchi les arches dangereuses du Pont-Saint-Esprit !

La Provence apparaît, car son entrée, c'est le Pont-Saint-Esprit, avec ses piles et ses vingt arcs superbes qui se courbent en guise de couronne sur le Rhône. C'est là la porte sainte, la porte triomphale de la terre d'amour. L'arbre d'olive, le grenadier, fier de sa floraison, et les maïs aux grandes chevelures ornent déjà les côtes et les alluvions. La plaine s'élargit, les orées verdoient ; dans la clarté, le ciel s'emparadise ; on aperçoit les Ubacs (le versant nord) du Ventour. Le princillon d'Orange et la petite glaneuse d'or croient pénétrer d'emblée dans la bénédiction...

La Prouvènço aparèis : es soun intrado,
Lou Pont Sant-Esperit emé si pielo
E si vint arc superbe que se courbon
En guiso de courono sus lou Rose.
Acô's la porto santo e courounello
De la terro d'amour. L'aubre d'óulivo,
Lou mióugranié tout fièr de si papàrri
E li grandi mihiero capeludo
Oundron deja li cremen e li costo.
Lou plan se relargis, li bro verdejon,
Dins lou clarun lou cèu s'emparadiso,,
Lis Uba dóu Ventour se laisson vèire :
Lou princihoun d'Aurenjo e la pichoto
Rapugarello d'or, ié sèmblo qu'intron
Dins la benedicioun...

(*Lou Pouemo dóu Rose*, Ch. VII, str. 57).

Et ailleurs, il appelle la Provence une *Palestine* (1).

La forme du *Poème du Rhône* est aussi curieuse que nouvelle. Il est fait de vers blancs de dix syllabes, tous à terminaison féminine, c'est-à-dire avec l'accent tonique sur la dixième syllabe. Ce que cette disposition pourrait avoir de monotone est corrigé par la précaution qu'a eue l'auteur de varier la syllabe accentuée finale de telle sorte que la même voyelle (ou diphtongue) ne reparaît jamais à moins de huit à dix vers d'intervalle. D'ailleurs, la forte accentuation du provençal fait que l'absence du mélange

(1) Ch. V, str. 48).

des syllabes masculines aux syllabes féminines à la finale a moins d'inconvénient qu'elle n'en aurait en français. L'harmonie du vers réside ici surtout dans le rythme : la césure est tantôt à la quatrième syllabe, tantôt à la sixième (1), tantôt, mais plus rarement, à la cinquième ou à la septième, et dans ce cas, la syllabe qui suit la césure est souvent proclitique (2).

Quand on entend prononcer le nom de Mistral, on pense aussitôt au merveilleux poète épique de *Mireille* et de *Calendal,* au charmant conteur de *Nerte* ou du *Poème du Rhône,* au lyrique sublime ou pénétrant des *Iles-d'Or*. Mais on aurait une idée incomplète du génie si souple et si varié du Maître si l'on ignorait l'exquis prosateur qu'il est, et surtout la finesse de son esprit, qui a quelque chose de vraiment attique.

J'ai peine à croire à la réalité de cette anecdote, que M. Bergerat (*Figaro*) attribue à Mistral dans une conversation avec Théophile Gauthier : « Ah ! cher maître, » lui aurait-il dit, « quel dommage que vous écriviez dans un dialecte que personne n'entend et qui n'est plus en usage que chez une centaine de personnes savantes ! » Et comme le poète d'*Emaux et Camées* le regardait sans oser comprendre : « C'est le français que je veux dire », aurait ajouté Mistral. Cette boutade a sans doute été inspirée à un Parisien homme d'esprit par ce qu'il savait de la haute idée qu'a Mistral de sa langue, et de la noble fierté du poète maillanais. Peut-être aussi son auteur a-t-il voulu montrer sous une réalité concrète la bonhomie spirituelle du Maître, en lui attribunt un mot qui pourrait être regardé

(1) Van parti de Lioun — à la primo aubo...
Li veiturin — que règnon sus lou Rose.
(2) Galoio et bravo — li Coundrièulen. Sempre...
Li dauron lou carage — coume un brounze...,
Ié fas lou conte — de la Barbo-Bluio.

comme une *galejado* (« facétie ») de haut goût. En effet, bien qu'une grande partie du public, même dans le Midi, ignore ce point, Mistral est un *galejaire,* comme tout bon provençal, c'est-à-dire qu'il excelle à faire rire, d'un rire franc et ingénu, mais un *galejaire* qui jamais ne tombe, comme il arrive à tant d'autres, surtout parmi les patoisants, dans la grossièreté, ou la gauloiserie vulgaire. Ses paysans — car ce sont surtout des paysans qu'il met en scène — ont de l'esprit sans afféterie, et leurs bons mots, comme leurs actions plaisantes, sont presque toujours relevés d'une pointe d'idéal, de même que, nous l'avons vu, ses amoureux tendent sans cesse à s'élever au-dessus des vulgarités de l'amour sensuel.

C'est en 1860, s'il faut en croire le bibliographe fort bien renseigné Edmond Lefèvre, que Mistral dissimula pour la première fois sa personnalité sous le pseudonyme du *Cascarelet,* signature commune à Mistral et à Roumanille (accidentellement à de Berluc-Perussis, à Anselme Mathieu et à Félix Gras), pour les *galejado* (petits contes, facéties et bons mots) de l'*Armanà prouvençau,* mais qui, après la mort de Roumanille (1891), n'a plus guère désigné que Félix Gras.

Voici, à titre d'échantillons, quelques-unes de ces facéties :

Le treizième de la cochonnée (1864).

Un fermier trouve à table, en bonne compagnie, son propriétaire, qui, après divers propos plaisants, lui demande ce qu'il y a de neuf à la ferme. Il répond que la truie a fait treize porcs et qu'elle n'a que douze mamelons. « Ah ! par exemple, dit le bourgeois, là Dame Nature a fait erreur ! car le treizième, comment fera-t-il ? — Bah ! » répondit le fermier, « il fera comme moi, Monsieur : il regardera ! »

Le maître fut penaud est invita à s'asseoir le fin compère.

L'Ornière (1867).

Quand vous autre disès, pamens ! (Ces mots reviennent quatre fois en quinze lignes comme un refrain, ce qui donne au récit un air

de naïveté). En mangeant de la morue, une paysanne s'étrangle. Comme on la portait en terre, le lendemain, les porteurs buttent dans une ornière : la bière tombe et la morte ressuscite. Un an après, elle attrape une bonne pleurésie et meurt en trois jours. Et son mari dit en pleurant aux porteurs : « Cette fois, au moins, prenez garde à l'ornière. »

Voici maintenant le dernier ou l'un des derniers contes signés *Lou Cascarelet* par le maître de Maillane. Il est de 1891. Dans les *Armanà* des années suivantes, Mistral n'a plus rien publié sous ce pseudonyme.

La vie en Camargue.

(Je passe sur la mise en scène, place du Forum, en Arles.)

« Quand vous battrez la Camargue ou la Crau pour chercher un maître, » dit le vieux maillanais Jean Barre à un groupe de jeunes valets de ferme qui l'entourent, « avant de traiter, regardez bien les chiens du *mas* et voyez s'il sont gras ou maigres. Si les chiens sont gras, c'est une baraque où l'on fait mauvaise chère. S'ils sont maigres, au contraire, enfants, rappelez-vous que la vie y est bonne. Comment cela se fait-il ? Je vais vous le dire. C'est que, dans une maison où la vie est mauvaise, les valets, écœurés, jettent sous la table la soupe et les légumes... Alors les chiens s'emplissent la panse (*fan ventre*). Et s'il est bon, le ragoût, les valets achèvent tout, et nettoient les plats... Alors les chiens souffrent. »

Que dire de la langue et du style de Mistral ? Les quelques citations que j'ai apportées ici ne peuvent en avoir donné qu'une idée bien incomplète : il faut lire l'ensemble des œuvres du maître, et il faut les lire, non pas dans la traduction française de l'auteur, quelque bien qu'on doive en penser, mais, si l'on peut, dans le texte provençal, dont aucune traduction ne saurait rendre com- plètement la vigueur expressive, la couleur et l'harmonie.

« Ce peuple de la Provence rhodanienne, que nous peint Mistral, « a dit un critique célèbre, » a une âme à lui, qui s'est façonnée pendant des siècles sous l'influence

de la nature qui l'entoure et de la vie qu'il mène ; elle s'est exprimée dans sa langue, parfois avec brutalité, mais souvent aussi avec une force, une originalité et une délicatesse extrêmes ; et ce que cette âme a conçu, cette âme seule est en état de le rendre. C'est ce qui justifie la tentative des Félibres : eût-elle poétiquement échoué, elle nous aurait encore légué des documents d'un haut intérêt, car on ne connaît pas une langue par des grammaires et des dictionnaires, il faut la voir vivre. Mais, au moins, avec Mistral, la tentative a pleinement réussi, et la langue provençale lui devra d'être conservée pour les siècles à venir dans toute sa beauté, toute sa grâce et toute sa fleur ; que dis-je ? elle lui devra de s'être connue elle-même, d'avoir développé toutes les puissances contenues en germe dans son sein, d'avoir fait vibrer toute sa musique latente, d'avoir exhalé tous ses parfums inconnus d'elle-même. Le génie d'une langue ne se révèle tout entier que s'il est évoqué par un grand poète : ainsi l'amour dort dans un cœur qui s'ignore ; si celui qui doit l'éveiller ne se présente pas, ce cœur pourra se fermer sans avoir soupçonné les trésors qu'il recélait ; mais vienne le prédestiné qui dira le « sésame » attendu, et tout le printemps qui y sommeillait sans se connaître s'épanouira en une vie ardente et embaumée (1) ».

« Le style de Mistral, dans les passages [très nombreux] où il a pleinement réussi, est une merveille de concision, de mouvement et de lumière » Je n'en citerai pour preuve, après G. Paris, que ce passage de *Mireille* (le jeune chercheur d'escargots Andreloun parle à Mireille en la conduisant vers la tente où campe sa famille) : « Voyez-vous la toile de notre tente, mouvante à la brise ? Voyez, sur le peuplier blanc qui l'abrite, mon frère Not qui grimpe ! Bien sûr, il attrape des cigales, ou regarde peut-être

(1) G Paris, *Reeue de Paris*, 1894, t. vı.

si je reviens à la tente. Ah ! il nous a vus ! Ma sœur Zette, qui lui prêtait l'épaule, se retourne, et la voilà qui court vers ma mère pour lui dire que, sans retard, elle peut apprêter la bouillabaisse. Déjà dans le bateau se courbe ma mère, et elle y prend les poissons qui sont au frais ». (Ch. VIII).

Et il ne serait pas difficile de trouver dans *Mireille* et ailleurs d'autres passages de cette perfection.

Les comparaisons, le plus souvent empruntées aux spectacles de la Nature, sont toujours justes, ingénieuses, expressives :

Sur les hauteurs de la Provence maritime, de même que le soir, pour rassembler leurs chèvres, les chevriers sonnent du chalumeau, de même ma trompe marine frappait les échos des gorges d'azur. (*Cal.* VII, p. 269).

(*A propos des nations s'affranchissant de la servitude romaine.*) Le Rhône, qu'a raidi un vigoureux hiver, craque tout d'un coup et débâcle : les flèches de glace, aux âpres éperons des ponts de pierre, vont à grand bruit se rompre, rebondissant contre les piles dont elles ébranlent les flancs, et les éclats se précipitent l'un sur l'autre, pêle-mêle, d'un terrible élan. Mais, comme une île entre les vagues, apparaissait le pur profil de la Provence, comme une île fortunée, pleines de danses et de chansons (1). (*Cal.* IV, p. 134.)

(1) Mais la traduction ne saurait rendre la merveilleuse harmonie imitative du morceau, et reproduire ni le fracas de la première strophe, ni la douceur apaisante de la deuxième :

Per un marrit ivèr lou Rose enregouï
Ansin tout en-un-cop cracino
E se desclaus : li matassino
Is àspris esperoun di pont de peiro van
A grand brut se roumpre ; reboumbon,
Contro li pielo que desloumbon
E lis esclapo se trestoumbon
Uno sus l'autro, à bòudre, em'un terrible vanc.

Mai, coume une isclo entre lis erso,
Apareissié la caro esterso
De la Prouvenço, coume une isclo de soulas
E cantarello e baladouiro

Les mélèzes, « solennels pipeaux que la bise à plein larynx fait chanter comme des orgues. » (*Cal.* VII, p. 275).

C'était (les compagnons) une enragée cohue de jeunes hommes



fiers : par les sentes et les rapides ravins d'une gorge, lorsqu'il pleut à brassées, les eaux farouches, qui avec le tonnerre jaillissent des nuages et qu'accélère la descente, à la mer, moins affreuses, tombent des précipices ; — moins féroces, moins irrités, les frelons pêle-mêle s'agitent voletant, et dans l'air qui frémit dardent leur aiguillon en bourdonnant avec strideur, lorsqu'aux gazons, broutilles, ronces et chausse-trapes, qui environnaient une souche, un bûcheron a mis le feu pour flamber leur nid. (*Cal.* VIII, p. 285.)

(*La chaîne des forçats descend le long du fleuve*).

Avec des yeux torves — passèrent les forçats ; tels les fantômes — de la barque à Caron. — Ainsi le trantran de la vie, — le bien, le mal (la joie, la tristesse) — vont se précipitant, vont confusément, — entre le jour et la nuit, — sur le fleuve du temps qui se déroule et fuit (*Rhône*, VIII, p. 190).

Le *Crocodile* (le vapeur) l'entraine (le *Caburle*) dans son courant et, comme un dogue (qui) se bat les babines de ce qu'il tient, — pêle-mêle secoue le convoi bouleversé (*Rhône*, XII, p. 328).

Quelle grâce dans ces comparaisons de *Nerte* :

« Ne faites pas comme l'amandier, » — dit la jeune châtelaine — « qui, pour avoir trop tôt fleuri, se perd. »

... « Ah ! pensez-y, seigneur Rodrigues ! — Le raisin verd agace les dents, — et les vains plaisirs du monde — ne laissent, en disparaissant, que poussière. »

Peut-être, cependant, pourrait-on trouver celle-ci un peu risquée (*Rhône,* IV, p. 105) :

Sur les bouquets de bois d'où sortent les aubes, — avec leurs troncs épais qui blanchissent — ronds et lisses ; on dirait les cuisses — de quelque nymphe ou déesse géante.

Je viens d'essayer de faire connaître dans ses grandes lignes l'œuvre littéraire de Mistral, mais l'on n'aurait qu'une idée très imparfaite de la personnalité du Maître, si je ne disais maintenant quelques mots de *l'action* qu'il a

exercée sur les Provençaux d'abord, puis peu à peu sur le Midi tout entier et sur les nations d'origine latine, depuis un demi-siècle.

Roumanille semble avoir tout d'abord limité son ambition au relèvement de sa langue maternelle, et il avait trouvé en Mistral un confident de sa pensée et un intelligent auxiliaire de son projet. Mais celui-ci ne tarda pas à concevoir la possibilité d'un réveil national par la réhabilitation de l'idiome de son pays. C'est ce que pressentait déjà, dès 1851, un éminent lettré, ami et conseiller de Roumanille, Saint-René-Taillandier, comme on peut le voir par ces lignes d'une lettre qu'il lui adressait, lettre récemment publiée par M. Mariéton (1) : « Je comprends que vous soyez forcés d'admettre de braves gens qui ont plus de bonne volonté que d'inspiration ; mais la colère de M. Mistral me charme. Voilà un vrai poète, qui prend au sérieux comme vous cette renaissance de la poésie provençale : il sent vivement les tristes destinées de cette langue qui a donné l'essor à toutes les littératures nationales de l'Europe, et il siffle les mauvais poètes. Voilà un digne héritier des maîtres du XII° siècle. »

Mistral avait sérieusement collaboré à la réforme orthographique provoquée par Roumanille, réforme qui était la base de la rénovation linguistique et littéraire qui préoccupait les deux amis. Il allait prendre une part importante à la rédaction de l'*Armanà prouvençau,* l'organe officiel de l'Association fondée au château de Fontségugne, près Gadagne (Vaucluse), le 21 mai 1854, par sept jeunes poètes, qu'unissait un ardent amour pour la langue du berceau et un commun désir de travailler à sa renaissance. C'étaient : Joseph Roumanille, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan, Paul Giéra et Jean Brunet.

(1) *Grande Enclyclopédie*, art. *Frédéric Mistral.*

Cette association prit, dès le premier jour, le nom de *Félibrige,* et ses membres celui de *Félibres.*

On a dit (1) que, pour assurer le triomphe de « l'idée » à laquelle il a voué sa vie, Mistral « serait capable d'immoler sans hésitation — sacrifice presque surhumain — sa renommée personnelle ». Il est difficile d'affirmer quel serait, si l'alternative pouvait se présenter, ce qui semble impossible, le choix que ferait le Maître ; ce qui est certain, c'est que l'on voit transparaître à travers toute son œuvre une idée fixe, une passion toujours dirigée vers le même but, qui est le relèvement de la race méridionale par le retour à la langue ancestrale. Ce but est celui que poursuivent les *Félibres.*

D'où est sorti ce mot de *Félibre,* mot jusque là inconnu, mais dont la forme sonore et l'originalité plut tout d'abord, dès que Mistral l'eut proposé à ses amis ? Le Maître lui-même a pris soin de nous apprendre, dans son *Tresor*, qu'il l'avait emprunté à une poésie populaire. Cette poésie, Mistral l'a publiée dans l'*Aioli* du 17 octobre 1894, sous le titre d'*Oraison de Saint Anselme.* Ce saint y est présenté comme entendant, au Paradis où il est transporté (dans une vision), les explications que la Vierge donne à son fils sur ses sept douleurs. Voici ce qu'elle dit de la quatrième douleur :

La quatrièmo doulour qu'ai souferto pèr vous,
O moun fiéu tant precious,
Es quand vous predeguere,
Que de tres jour, tres niue, iéu noun vous retrouvere,
Que dins lou tèmple erias,

Que vous disputavias
Emé li *tiroun* (2) de la lèi,
Emé li sèt *felibre* de la lèi.

(1) G. Paris, *Revue de Paeis*, 1894, t. v,, p. 497.
(2) Mot aussi inconnu que *felibre*, dit Mistral, *Trésor*, s. v.

[*Refrain*]

Me fuguè'n coutèu de doulour
Que me tranquè lou cor, me travessè moun amo,
Emai à vous,
O moun fiéu tant precious !

Et Mistral ajoute qu'il a recueilli ce curieux document dans les environs de Maillane, vers 1848, de la bouche d'une femme qui s'appelait Marthe, et aussi de celle de quelques jeunes filles qui, travaillant dans ses ateliers de filage de soie, répétaient cette oraison populaire pour se distraire, et que c'est lui qui proposa le nom de *félibre* à ses amis de Fontségugne pour désigner les adeptes de la Renaissance provençale.

Bien que la version catalane et la version castillane que l'on possède de cette poésie ne contiennent pas le mot *félibre*, mais seulement celui de *sabuts* (cat.) ou celui de *doctores* (castillan), il est bien probable qu'il faut y voir, comme le veut M. Jeanroy, l'espagnol *feligres,* qui signifie « paroissien », ou plutôt « fils de l'église ». *filius Ecclesiæ.*

Voyons maintenant ce qu'est, ou plutôt ce que fut à l'origine le *Félibrige.*

D'après le statut de 1862, délibéré à Apt, et qui est essentiellement l'œuvre de Mistral, « le *Félibrige* a pour but de conserver longtemps à la Provence sa langue, son caractère, sa liberté d'allure, son honneur national et sa hauteur d'intelligence » (article 1er). Et l'article 2 ajoute ces mots caractéristiques de la doctrine mistralienne, mots absents du statut de 1876, mais qui ont été textuellement repris dans celui de 1905 : « Le *Félibrige* est gai, amical, fraternel, plein de simplicité et de franchise. Son vin est la beauté, son pain est la bonté, son chemin est la vérité. Il a le soleil pour flambeau, il tire sa science de l'amour et place en Dieu son espérance ». Rien, comme

on voit, dans cette définition, ne laissait encore entrevoir les revendications d'ordre social et politique qui devaient plus tard être formulées. Entrons dans quelques détails.

Les cinquante-et-une années d'existence que compte le *Félibrige* peuvent se diviser en trois cycles. Le premier, qui va de la réunion de Fontségugne, le 21 mai 1854, à la publication des *Isclo d'or* (1875), comprend deux périodes, dont la première se termine à l'apparition de *Mireille* (1859). C'est la période de la fixation de l'orthographe et des chansons, la période *casanière*, comme on a dit, celle où la vie félibréenne se concentre dans l'*Armana prouvençau,* fondé par Roumanille en 1854 (1re année 1855) et rédigé par les félibres, le plus souvent dissimulés sous des pseudonymes : *lou felibre de Bello-Visto* (ferme de Mistral), *lou f. di Jardin* (Roumanille), *lou f. de la Miòugrano* (Aubanel), etc., mais destiné uniquement à la Provence et au comtat Venaissin (*tant pèr la Prouvenço que pèr la Countat*). Mistral, à côté de beaux poèmes, parmi lesquels brille au premier rang *la Communion des Saints* (*la Coumunioun di Sant*), y commence « l'exposition de ces lumineux aperçus sur l'histoire et la langue provençales dont ses œuvres ultérieures furent le magnifique développement (1) ».

La deuxième période continue la première, mais déjà l'horizon s'agrandit. Désormais l'*Armanà* aura pour soustitre: *Joie, récréation et passe-temps de tout le peuple du Midi* (*Joio, soulas e passo-tèms de tout lou pople dou Miè-jour*). Après l'apparition triomphale de *Mireille,* Roumanille publie ses principaux recueils de vers et de prose, Aubanel sa *Grenade entr'ouverte* (*Miòugrano entreduberto*), où il s'affirme poète lyrique de premier ordre, Anselme Mathieu sa *Farandole,* Alphonse Tavan son beau recueil

(1) Gaston Jourdanne, *Histoiro du Félibrige*, (Avignon, 1897), p. 26.

Amour et Pleurs (*Amour e Plour*), Arnavielle ses *Chants de l'aube* (*Cants de l'aubo*), Louis Roumieux son *Rappel* (*Rampelado*) et sa gaie comédie: *Qpi veut prendre deux lièvres à la fois n'en prend pas* (*Quau vou prene dos lèbre à la fes n'en pren ges*), qui introduit le théâtre dans la littérature nouvelle. Les femmes, le clergé lui-même entrent dans le mouvement. Un Irlandais (Irlandais par la naissance, mais bien Français de cœur) avait été séduit à son passage à Avignon ; il apprenait la langue de Mistral et de Roumanille et publiait bientôt un charmant recueil de vers : *les Papillons bleus* (*li Parpaioun blu*) (1868), que devait suivre plus tard un second recueil : *les Traces de la Princesse* (*li Piado de la Princesso*) (1882), L'apparition des *Iles d'Or* de Mistral, venant huit ans après celle de *Calendal* et des *Charbonniers* de Félix Gras, clôt brillamment cette glorieuse période pendant laquelle les chansons rieuses de la première heure avaient bientôt pris l'allure et le ton d'hymnes patriotiques.

Ainsi peu à peu l'idée faisait son chemin. Mais, il faut se garder de l'oublier, c'est Mistral qui le premier a pressenti le développement futur de l'idée félibréenne ; c'est lui qui le premier a vu qu'il ne fallait pas borner ses efforts au relèvement de la langue. Déjà, dans *Mireille*, une strophe du neuvième chant, où il dut effacer, par la volonté de l'imprimeur, le mot de « traîtres » appliqué aux chefs de la Croisade contre le Midi, et aussi plusieurs notes qui parurent trop hardies, montrent qu'il prenait peu à peu conscience de sa mission. C'est en exaltant le sentiment de la race et en y entraînant les *Félibres*, c'est en prouvant à son pays l'existence d'une race méridionale à travers les siècles, c'est en mettant en lumière les droits imprescriptibles de son peuple, qu'il est parvenu à faire d'une renaissance littéraire une « Cause » patriotique, un grand intérêt social, et qu'il a transformé le Félibrige pri-

mitif de Roumanille en un Félibrige national, qui, s'étendant de Nice à Bayonne et de Montpellier à Périgueux, a entraîné dans son orbite même les Méridionaux de Paris, dont la puissante Association, quoique administrativement indépendante du Félibrige officiel, s'y rattache néanmoins de très près. L'*Ode aux Catalans,* la *Chanson de la Coupe* et le véhément sirventes de *la Comtesse* sont les témoignages éloquents de cette action puissante.

A la suite de Mistral, les félibres se montrent pénétrés d'un violent amour pour la petite patrie, et bientôt se produisent des tentatives isolées pour tirer d'une évolution littéraire la rénovation sociale qu'elle ne semblait pas d'abord comporter. Mais c'est seulement dans le deuxième cycle, qui va de 1875 à 1892 environ, que ces vagues aspirations prennent corps et que l'idée d'une union latine est soutenue et propagée par de vaillants champions, comme Auguste Fourès, Xavier de Ricard, le baron Charles de Tourtoulon, Roque-Ferrier et d'autres moins connus. Le voyage à Barcelone de Mistral et d'autres félibres d'élite en 1868, voyage suivi la même année de celui du patriote catalan Balaguer en Provence, avait scellé l'union cordiale de la Catalogne et de la France méridionale, union à laquelle s'agrégea l'Italie lors de la célébration du cinquième centenaire de Pétrarque à Avignon et à Vaucluse, les 18, 19 et 20 juillet 1874. Enfin en 1878, aux fêtes latines de Montpellier, provoquées par la *Société pour l'étude des langues romanes,* la Roumanie étant venue se joindre au concert des grandes nations latines, on put, dès ce moment, considérer comme constituée, du moins sur le terrain de la littérature et des idées, la fédération des peuples romans, présage heureux d'unions plus importantes encore dans l'ordre politique.

Le second cycle du Félibrige (1875-1892), que quelques-uns appellent période de la prose, bien que les œuvres

poétiques de haute valeur n'y manquent pas, non seulement pour Mistral, mais pour bien d'autres, a vu, en effet, la prose de langue d'oc s'affirmer avec succès et montrer que les idiomes naguère encore flétris du nom de patois étaient capables de se hausser, même en prose, à l'expression noble ou élégante d'idées sérieuses, ou même d'idées élevées. Les *Papalines* et les *Rouges du Midi,* de Félix Gras, sans compter ses discours comme Président (*Capoulié*) aux fêtes annuelles de sainte Estelle, les traductions de la *Genèse* de Mistral, les homélies (en partie imprimées) du Père Xavier de Fourvière, en sont une preuve éclatante pour la langue *mistralienne.* Mais bien d'autres œuvres de talent en provençal non mistralien, comme le *Diamant* de Saint-Maime, d'Eugène Plauchud de Forcalquier, ou *les Pauvres* (*la Pauriho*), du Marseillais Valère Bernard ; en languedocien, comme les beaux poèmes rustiques de Langlade et de Fourès ; en béarnais, comme la *Beline* de Camélat, ont fait la même démonstration pour ceux des félibres qui revendiquent leur indépendance linguistique et ne croient pas devoir accepter, comme langue littéraire unique, le provençal regenéré par Roumanille, Mistral et leurs premiers disciples. Ce droit, pour chacun des dialectes de la langue d'oc, de prendre sa place légitime dans la renaissance littéraire de la France méridionale, ne saurait, disons-le en passant, être sérieusement contesté. Si, en effet, les productions en vers ou en prose de ces indépendants ne peuvent prétendre à imposer comme langue littéraire unique le dialecte dans lequel elles sont écrites, comme les chefs-d'œuvre de Mistral l'ont fait pour la langue rhodanienne, on ne peut refuser à leurs auteurs le mérite non seulement d'avoir épuré leur langue naturelle, mais encore, et surtout, d'avoir rendu au peuple de leur province, en les parant des riches couleurs de la poésie ou du relief d'une prose respectueuse d'elle-même, des idées qui étaient primitivement

siennes et que l'oubli des traditions ancestrales faisait depuis longtemps sommeiller.

En 1892, une nouvelle période semble s'être ouverte pour le *Félibrige* avec la déclaration de fédéralisme qu'un petit groupe de jeunes félibres méridionaux habitant Paris présenta à Félix Gras, récemment nommé *Capoulié,* lors de sa première visite dans la Capitale. On y proclamait la nécessité d'une organisation politique et sociale nouvelle, comme étant la résultante naturelle de la renaissance littéraire des quarante années précédentes. Quelques mois plus tard, le lauréat des jeux floraux septennaires, Marius André, déclarait solennellement adhérer à ces revendications, ce qui amenait l'insertion dans l'*Aiòli,* journal officiel du *Félibrige* que venait de fonder Mistral, d'une note destinée à dégager l'Association de toute solidarité et déclarant qu'elle « entendait rester, comme elle l'avait toujours fait, en dehors de tout débat politique ou religieux. »

Cette déclaration de neutralité, plutôt bienveillante, montrait que le Consistoire était divisé sur cette question, et qu'il n'osait prendre sur lui de condamner officiellement des doctrines qui, utopie hardie aujourd'hui, pouvaient être la vérité de demain. D'ailleurs, la note était évidemment inspirée par Mistral, qui, quoique n'ayant jamais dissimulé qu'il était partisan d'une large autonomie provinciale, a cependant toujours refusé de devenir le chef agissant d'un mouvement politique.

« *Quau tèn sa lengo tèn la clau que di cadeno lou delièuro,* qui tient sa langue tient la clef qui le délivre de ses chaînes », s'est-il contenté de dire, et il a voulu être poète et rien que poète, restant invariablement attaché depuis son adolescence à son village natal, qu'il n'a quitté que rarement et pour de courtes absences, refusant toute investitude élective, répondant par une fin de non recevoir très ferme aux offres qui lui ont été faites à diverses reprises

d'un fauteuil à l'Académie, parce qu'il lui aurait fallu quitter le coin de terre où il était né. « C'est la beauté de la vie du poète, » a dit fort justement G. Paris, « et c'est le secret de sa grande poésie d'avoir, à l'âge des ardeurs inquiètes, conçu ce plan d'existence, et de l'avoir réalisé sans défaillance. »

Quand on cherche aujourd'hui à avoir l'opinion intime du Maître sur les aspirations des jeunes et sur des ardeurs que les anciens peuvent regarder comme inconsidérées, on a l'impression d'un optimisme serein et imperturbable : « Mon rôle est fini, » dit-il, « c'est aux jeunes à remplir le leur et à apporter leur pierre à l'édifice. » Des encouragements vagues, donnés le sourire aux lèvres avec une noble simplicité, voilà tout ce qu'obtiennent de lui ceux qui voudraient s'appuyer sur sa haute autorité pour se lancer dans la voie de l'action. Plus que jamais, on le voit, il est décidé à rester spectateur, sinon désintéressé et insensible, du moins inactif des efforts tendant à une révolution politique ou sociale. Il semble tout attendre de la rénovation de l'état moral du peuple par un retour aux mœurs antiques.

Il faut le voir au milieu de ce *Museon arlaten,* qu'il a fondé en 1898, et qui est la preuve matérielle de son action féconde et de son désir conscient de ranimer dans le peuple provençal l'âme des ancêtres endormie par plusieurs siècles d'une centralisation étouffante. Il faut l'entendre, lorsque l'occasion se présente (et il la saisit volontiers), expliquer aux visiteurs, quels qu'ils soient, touristes ou étrangers, bourgeois, ouvriers ou paysans, l'origine de ces milliers d'objets qui rappellent des usages et des mœurs plus ou moins abolis, des légendes et des croyances plus ou moins vivantes dans les campagnes de Provence, ou décrire les scènes naïves — habilement représentées par des personnages divers — du *Souper calendal* ou de la chambre de *l'accouchée* (*la jasen*). On sent qu'il

a pour tous ces souvenirs de la vie simple et saine d'autrefois une affection vraiment filiale ; on sent qu'il attent de cette riche exposition permanente, non pas la satisfaction d'une curiosité vaine pour les passants, ou d'une curiosité intelligente pour les savants et les folk-loristes, mais, pour son peuple, de salutaires leçons de choses et le développement de cet amour instinctif que tout homme porte en soi pour la petite patrie (1).

Mistral, qui vient enfin de permettre la publication de ses Mémoires en provençal et en français, considère sa tâche comme virtuellement terminée. Non qu'il se désintéresse de l'avenir de l'œuvre puissante qu'il a créée : loin de là. Nous l'avons vu encore, à une récente réunion du Consistoire dans l'île de la Barthelasse (Avignon), prendre une part active à la discussion des nouveaux statuts que le Capoulié Pierre Devoluy présentait à notre approbation, et tout en laissant la plus grande liberté à l'expression de toutes les opinions, ramener parfois à la juste mesure, par une simple observation marquée au coin de la sagesse et du bon sens, des exagérations qu'expliquaient la jeunesse de certains majoraux ou l'ardeur du sang méridional.

On attend beaucoup, pour l'avenir du Félibrige, de cette réforme des statuts, dont les traits essentiels sont l'adaptation à la loi sur les Associations du 1er juillet 1901, qui permettra au Félibrige de jouir des avantages de cette loi libérale, et la simplification des rouages administratifs. Cette simplification aura, on l'espère, pour conséquence

(1) L'œuvre si hautement patriotique du *Museon* vient de voir son avenir définitivement assuré par la signature (octobre 1906) d'une convention entre Mistral et la ville d'Arles. Celle-ci abandonne, par un bail emphythéotique de 99 ans, à l'illustre Maillanais, le vieux palais où était logé le Collège, pour y transférer le *Museon*, à la condition qu'il fera les frais de restauration et de transformation qui s'imposent. Voilà certes, pour Mistral, un digne et noble emploi des fonds du prix Nobel, et la Provence lui sera éternellement reconnaissante de cet intelligent sacrifice.

l'extension presque indéfinie de l'Association par le rattachement de tous les groupes qui, à un titre quelconque, poursuivent le développement de la vie provinciale, non seulement par les lettres et la pratique de la langue du berceau — ce qui était à l'origine le but essentiel poursuivi par les *Félibres,* — mais encore par les arts et les manifestations variées de l'activité humaine.

Cette forme nouvelle du Félibrige, heureusement dégagé des tendances politiques et sociales où quelques esprits ardents essayaient depuis quelque temps de l'entraîner, forme que le *Capoulié* Devoluy a heureusement baptisée du nom de *Mistralisme,* semble appelée à de brillantes destinées. Elle durera sans doute autant que la gloire du poète de génie que ce nom rappelle, gloire qui subsistera tant qu'il y aura dans le monde des hommes sensibles à la beauté pure et sereine du génie provençal, si merveilleusement incarné dans le Maître de Maillane.

LÉOPOLD CONSTANS

Majoral du Félibrige



